

In the beginning there is the dream.
In a dream, there is absolute freedom,
In a dream, everything is possible.
In a dream, nothing is forbidden,
In a dream, we will live forever,
In a dream, our love will last forever.
We shall never stop dreaming, we will
Always keep dreaming.
This paper was made by dreamers with
Love, creating new dreams, sharing the
Dreams, Spreading the dreams.

Dedicated to all dreamers,
Daring to dream big

MARCHE ET RÊVE

Un jour viendra couleur d'orange. Il n'y avait pas d'irréfutable dans le vers du poète. Juste une vertigineuse imprécision. Et qui disait vertige disait chute. Qui disait imprécision disait incompréhension. Il s'était alors tourné vers son amie pour lui demander son avis, et elle s'était exclamée, mais c'est justement ça la poésie ! Ça ! Ce qu'on ne peut pas expliquer. Seulement ressentir. Juste soupçonner. C'est quand ce n'est pas la tête qui parle, mais le coeur, la peau, la peur parfois. Elle avait baissé les yeux. Et le désir. Surtout le désir.

De quoi pourrai-je être certaine ?

Je suis mûe par le besoin insatiable de comprendre, de saisir. J'ai cet élan, ce désir acharné de vouloir en savoir toujours plus, et certainement, toujours trop. Je suis parfois comme un fardeau pour moi-même, à persister dans une analyse juste du réel, logique; un jour l'existence peut s'apparenter à un bain d'harmonie parfaite, le lendemain c'est un chaos, une tempête de cailloux qui vous frappe à la gueule et vous ne pouvez même pas en attraper un, et comprendre que c'est des cailloux qui vous frappent. Exactement comme le dit Heidegger : j'ai la connaissance des choses, tout en étant perdue là-dedans. Tout est si paradoxal, j'en viens toujours à cette conclusion. Le paradoxe, le paradoxe, le paradoxe des versions multiples. Mais toujours, je veux, je dois comprendre, je dois être « juste » dans mon analyse, je dois contrôler, maîtriser tout, absolument tout. Peut-être que ce désir à jamais insatisfait, résulte de cette construction pré-établie dans laquelle j'ai pointé le bout de mon nez, une construction qui s'obstine à nous faire croire que tout peut s'expliquer, où l'évidence et la logique demeurent paisiblement à nos côtés dans nos foyers.

Je fais partie de ceux qui ont besoin de savoir, qui errent dans le désert ou la forêt en quête d'une forme de vérité, et c'est bien cette quête inassouvie qui m'a mise finalement au travail de l'énigme. Et si j'épousais cette énigme ? Et si, plutôt que de rejeter ma propre perdition, je m'y amarrais délicatement, en me déployant dans un territoire de tous *les chemins, de tous les circuits* ? En découvrant toujours plus ? Et si j'acceptais, aussi, de croire en d'autres autre choses, qui ne sont pas là, je veux dire, concrètement, devant nos yeux; des forces insaisissables qui nous traversent ? Une source de vitalité, un monde de tous les instincts, un noyau d'énergies infinies, quelque chose d'antérieur à la pensée logique qui suscite, oui, un vertige, nouveau et inconnu qui dérange à priori, mais qui, si je l'appréhende, pourrait peut-être prendre la forme d'une véritable puissance créatrice ? Le doute, plutôt que d'être une tare, est un pouvoir qui permet de déployer tous les possibles, qui ouvre à une infinité de récits distincts ou indistincts, sensoriels...

Se raconter des histoires, tout est là.

Un vertige certes, mais qui me protégerait contre la tentation des certitudes et l'hégémonie de la pensée logique et qui, en dépit de mon désir de contrôle et de maîtrise, me mènerait vers l'expansion de ma capacité à découvrir, à percevoir des choses insoupçonnables, des sensations, des émotions inédites.

L'inconfort peut se révéler bien plus fertile que la satisfaction des réponses obtenues.

Et si j'osais lâcher prise, et m'aventurer dans cet insaisissable. Et si j'osais appréhender la vie avec le désir de découvrir des propriétés qui dépassent nos conventions culturelles et nos désirs personnels, à l'instar d'un monde qui vise aujourd'hui davantage l'efficacité que l'humanité.

Et si j'acceptais, enfin, et sans plus chercher à comprendre à tout prix, la réalité au sens fort, dans tous ses systèmes.

Je crois que je me méfie. Je me méfie de la cohérence des pensées globalisantes. « La nature, disait-on, a horreur du vide; je crois qu'elle a bien plus horreur de l'uniformité » c'est Albert Jacquard qui le dit.

Je crois qu'il existe une infinité de rapport aux mondes possibles, et que ces rapports sont en quelques sortes eux-même les véritables mondes. Tout se joue dans les nuances, c'est la radicalité qui aveugle.

« La meilleure réponse possible aux diverses caricatures usant du mensonge et de la confusion, qu'il est bien évidemment nécessaire de combattre avec force et acharnement, ne consiste pas à leur opposer une caricature symétrique, mais au contraire, à les réfuter et à les dépasser par la nuance qui leur fait défaut. Reconnaître qu'il existe une multitude de manières d'appréhender le

réel, une multitude de manières de l'analyser, une multitude de manières de l'interpréter, une multitude de manières de le faire fonctionner, une multitude d'attentes, de ressentis, de désirs et de plaisirs. Faut-il donc être radical ou nuancé ? Radicalement nuancé je crois. C'est une posture inactuelle mais indispensable. »

Aurélien Barrau

Affirmer la possibilité de coexistence multiples et contradictoires, croire tant à l'exactitude qu'au flou puissant et impénétrable du réel, et transformer le doute et l'énigme en une force de toutes les narrations, à la multiplicité des versions, là est finalement ma liberté en tant qu'individu, en tant qu'artiste. Je pense que nous cherchons tous, d'une manière ou d'une autre, à modifier les perceptions et les manières de penser avec lesquelles nous fonctionnons habituellement. Alors oui, je crois qu'il faut militer, militer pour une irréductible diversité de manières d'appréhender, d'affronter, et d'inventer le réel. Je veux augmenter, toujours et encore, ma capacité à percevoir.

« La science est indéfinissable. La vie non plus. Le réel non plus. La vérité est inaccessible. Mais ils partagent au moins cette capacité à générer cet état d'être si essentiel et élégant que le poète Fernando Pessoa nomme « l'intranquillité » »

Aurélien Barrau, encore

Ouvrir l'espace du vacillement. Voilà ce que je voudrais tenter. Rien ne se fige, la vie, le monde, les corps, tout est un mouvement perpétuel, un flux et reflux d'interactions, d'échanges. J'aime beaucoup le philosophe Jacques Derrida qui parle d'une « indétermination indépassable ». Il n'a cessé de mettre en garde contre toute velléité à figer ou fixer la vérité en l'occurrence, et de s'attendre aux limites de celle-ci car *quelque chose se dérobe inéluctablement*. J'ai souvent la sensation, et cela m'appartient complètement, que la vie a un fonctionnement bien particulier: lorsque on veut déterminer une chose, être sûr de sa stabilité, de sa solidité, c'est comme si elle se dérobe instantanément en moi. Alors à quoi me fier ?

Peut-être à ma capacité à me laisser traverser, plutôt que de chercher à saisir, à comprendre, à contrôler. Me rendre disponible. Mettre en avant ma capacité à sentir, à écouter mes sensations, à percevoir physiquement, même indistinctement. Être sensible en premier, plutôt qu'intelligente.

Que savons-nous de ce qui nous tient vivant ?

« Nous ne sommes que des hôtes, les réceptacles d'une force qui nous dépasse, nous subjugué, nous métamorphose, et à quoi nous acquiesçons presque misérablement. » Alice Ferney

Certains disent forces cosmiques

Jacques Derrida parle de spectres omniprésents

Tobie Nathan évoque l'idée d'une mémoire collective implacable

Clarissa Pinkola Estes, une source instinctive prédominante

chaos, énergie, Grâce, ondes, forces électromagnétiques, alchimie, intuitions

etc..

etc...

etc.....

Je me sens subjuguée et désire me servir de cette sensation pour créer de l'espace, afin de me permettre encore et toujours, d'augmenter ma capacité à percevoir. Alors plutôt que de m'émerveiller devant nos propres créations, je tente de m'émerveiller aujourd'hui devant ce qui semble se déployer indépendamment de nous.

Je réfléchis à ce qui semble être plus grand que nous. Je crois de plus en plus à des forces que nous ne soupçonnons pas, invisibles, incompréhensibles, mais sensibles, qui nous dépassent et qui nous meuvent dans nos individualités en permanence, et nous transforment. Des forces qui nous transcendent malgré nous, malgré tout, des forces de la nature, de toutes les natures, de toutes les couleurs, insaisissables, qui détiennent leur propre logique, hors de la raison raisonnée, de telles sortes qu'on ne peut pas savoir profondément ce qui nous tient vivants. Des forces qui nous réunissent, je crois. Des forces qui nous dépersonnalisent aussi. Des forces qui appartiennent à tous les temps, qui appartiennent au proche et au lointain, à l'infiniment grand, à l'infiniment petit, et qui ouvrent. Qui ouvrent au temps présent.

Des forces qui réveillent nos instincts, nos intuitions, notre vivant primitif, des forces qui créent elles-même l'espace des récits, en s'adressant à nos sens, des récits qui se distinguent, ou des récits purement sensoriels au flou narratif. Emettre même la possibilité de leur existence, c'est déjà s'offrir, encore et toujours, à une infinité narrative, à une augmentation de la perception.

Nous sommes, avant même d'être pensants, de véritables noyaux et carrefours d'infinies énergies, et nous vivons à travers, une fois de plus, une infinité de flux et reflux énergétiques qui s'entremêlent et se démentent, pour se rentre-mêler etc...

Nous sommes le résultat de compositions d'atomes lourds d'étoiles disparues il y a des milliards d'année.

Nous ne soupçonnons pas la multitude de forces que nous générons nous-mêmes parmi l'infinité. Et les forces générées par nos émotions elles-mêmes. Et nos sensations.

Alors je pense à Théorème de Pier Paolo Pasolini, où chaque membre d'une famille se voit transcendé par le départ d'un homme ayant séjourné dans la maison. Chacun a créé, avec cet hôte, une relation très forte, et quand ils se retrouvent face à eux-même, ils se voient totalement transformés, déposés dans un ailleurs profond et puissants à l'intérieur même de leur être. Je pense précisément à cette image de la bonne qui s'élève en position de croix au dessus de la ferme où elle est née. Elle est suspendue dans l'air.



À travers cet insaisissable vertige de circuits, il y a comme une démultiplication de la personnalité et je pense que tenter de se rendre à ce vertige, c'est nous permettre de faire beaucoup plus d'expériences que nous le pensons, réelles, irréelles, privées, publiques, psychiques, physiques, intérieures, extérieures, en réalité, en mémoire, en imagination, en rêve... C'est nous permettre de nous émerveiller devant toutes les possibilités d'être au monde, plutôt que de réprimer la différence et réduire la diversité.

Je pense que l'on cherche, par la pratique artistique, à se rendre à ces forces, à se rendre à tous les êtres. Je pense que je cherche à *me rendre*, afin de me permettre d'absorber toutes les énergies, tout le sensible, un peu comme à la manière de Grenouille dans le Parfum qui s'approprie tout ce que le monde peut offrir d'odeurs. Ma quête est infinie, mais elle me tient vivante.

Cette psychologue à mon chevet, sûre d'elle, sûre de savoir comment poser son regard sur mon visage défiguré. Les lunettes au bout du nez, les cheveux blonds ébouriffés en un chignon faussement défait, et voilà qu'elle me dit « Il va falloir recouvrir votre identité avec ce visage défiguré. Le visage, c'est le reflet de l'identité ». J'implose. Je me révolte intérieurement, j'étouffe ma colère à ces faibles mots. Mais qui peut réellement savoir qui il est ? Pourquoi toujours cette recherche constante d'unicité dans l'identité ? dans tout ? Pourquoi vouloir toujours que les choses soient distinctes, uniformes quand nous ne connaissons pas un milliardième de tous ceux qui nous constituent.

Nous sommes une métamorphose perpétuelle, dans le sens où nous ne pourrons jamais savoir qui nous sommes vraiment, ni tous les êtres qui sommeillent en nous puisque nous sommes des êtres changeants, sans arrêt mus par les forces de la vie, de la nature, de nos ancêtres.

librement inspiré de Croire aux Fauves de Nastassja Martin

Où aller d'autre que dans mes rêves ?

« L'imagination fait surgir une de ces fleurs manichéennes qui brouillent les couleurs du bien et du mal, qui transgressent les lois les plus constantes des valeurs humaines. À chérir ces fleurs, on éprouve l'impression que l'imagination est une des formes de l'audace humaine. On en reçoit un dynamisme novateur. (...) Dans le règne de l'imagination, à toute immanence s'adjoint une transcendance. C'est la loi même de l'expression poétique de dépasser la pensée. Sans doute cette transcendance apparaît souvent comme grossière, factice, brisée. Parfois aussi elle réussit trop vite, elle est illusoire, évaporée, dispersive. Pour l'être qui réfléchit, elle est un mirage. Mais ce mirage fascine. »

Gaston Bachelard - L'Air et les Songes

Je veux oser m'aventurer dans des conceptions en marge de notre réalité, et tenter d'exploiter ce qui déborde de moi que je ne peux saisir, qui m'échappe, qui se fait en moi, sans moi. Jouer autrement. C'est ainsi que j'en suis venue à l'idée de me rendre au monde occulte du cerveau droit, celui des intuitions, des refoulements, d'une autre connaissance. Le monde de l'inconscient, des rêves, là où l'on pardonne le mystère.

Le rêve est une véritable offrande à cette quête de liberté; n'est ce pas le monde de tous les récits, de tous les spectres, où l'on effleure l'ailleurs, où le lointain se rapproche ? N'est-ce pas le lieu idéal pour augmenter ma capacité à percevoir, et à défaut de trouver une seule vérité satisfaisante, découvrir toujours plus de nouveaux territoires, aussi irrationnels soient-ils ? Les rêves sont boulimiques de territoires, de récits. C'est un espace concret où l'on ne peut pas, d'une certaine manière, nier ces forces qui nous subjuguent. C'est un monde théâtral à part entière qui se dédouane du bon sens quotidien, et c'est bien ce qui fait sa richesse, et agit comme contrepoint au rationnel. C'est l'expression pure, imprévisible; c'est le Dada qui se libère des traditions.

À travers cette imprévisibilité gratuite du rêve, ce non-sens qui porte son propre sens, nous nous rendons à nous-même, à notre propre sens, nous créons nos propres liens. Nous sublimons les

récits qui se font malgré nous. Nous devenons alertes aux signes. C'est l'exaltation en tout point de notre imaginaire.

C'est aussi un retour au sensoriel, à une source instinctive, aux pulsions motrices de l'être humain où nous ne voyons pas le monde avec nos deux yeux seulement, mais avec les milliers d'yeux de l'intuition. L'intuition nous rend semblables à la nuit constellée d'étoiles. J'ai parfois la sensation que le rêve prend la forme, alors, d'un condensé de ce mouvement incessant de forces, de flux, auxquels nous nous offrons misérablement, sans aucune réflexion pré-établie; nous nous rendons à l'évidence du système énigmatique du rêve, et nous traversons les mondes dans cette temporalité si fragile, où tout se dérobe.

C'est une réelle poche de résistance à la discipline de la rationalité, à l'alignement, à l'obéissance, puisque c'est bien le lieu, aussi, *de toutes les contradictions, oppositions*. C'est un don hors-norme qui nous permet d'éviter ce cheminement de la pensée occidentale, déployée autour d'un rejet massif du désordre et du multiple.

J'ai enfin trouvé le moyen de rompre avec les explications et de me rendre sensible à un « ça pense, ça agit » à travers moi. C'est un espace concret qui peut me permettre de m'augmenter sensiblement en cultivant d'autres régimes de vitalité.

John Keats nomme «negative capability » la capacité négative, le fait d'être en paix avec l'ambiguïté, de rester avec la difficulté des contradictions et du non-savoir, d'accueillir la pluralité des versions. Plus que d'être en paix, je voudrais tenter d'en faire une vraie force créatrice à travers l'espace du rêve.

Comme le dit si bien Gégé « on s'en sort pas dans le rationnel, alors autant aller dans l'irrationnel »

Expansion

Quand je rêve, je ne suis ni tout à fait moi, ni tout à fait un autre, je suis tout le monde et personne à la fois. Il y a comme une sorte de chaos identitaire, un chaos de mondes et de personnages qui me traversent et me transforment; au réveil, je m'émerveille devant toutes les traces sensorielles, en me remémorant les récits de la nuit, en retraçant le parcours émotionnel, et je m'émerveille devant une multitude de spectacles, je suis spectatrice et protagoniste, et j'ai la sensation d'exercer ma plus grande liberté en me réappropriant le pouvoir de l'imagination, sensiblement.

Alfred Maury disait même que le rêve provient lui-même des résidus des sensations laissées dans les organes.

Que peuvent les dogmes contre cette exaltation mystique, devant ce créateur incomparable de tous les récits ?

Combien de fois, durant mon enfance, me suis-je posée cette question, où est la vraie vie ? La nuit ou la journée ? Cette question s'est effritée avec le temps, j'ai grandi et je me suis fondue dans le décor des règles d'une société, mais aujourd'hui une part de moi, ombragée, reprend le dessus et je me repose bien la question... La vraie vie se trouve-t-elle dans le raisonnable, dans le cartésien, dans le conscient ou au contraire dans le fantasme, dans le rêve, dans les récits ? Car c'est bien dans ces derniers espaces que je ressens une vraie expansion, un épanouissement émotionnel et sensoriel. Les rêves font naître des images, des impressions, des émotions, des sensations inconnues que l'on éprouve avec une sincérité totale, et proposent à chaque fois une nouvelle expérience des mondes. On prend tous les mondes avec soi. C'est un monde entre les mondes, où on apprend à découvrir certaines brèches du moi, où une grande partie de ce qui se passe dans ce monde ineffable nous restera à jamais mystérieux car cela n'obéit pas aux lois physiques et rationnelles que nous connaissons. Et je pense que cela ne peut être que salvateur, puisque cela me permet à moi en tout cas, d'oser remettre en question la conception de la conscience elle-même. De quoi ces modifications rendent-elles la conscience, l'expérience du vivant capables ?

Les rêves sont une expérience hors-norme, et comme nous le dit le philosophe Gilles Deleuze, il faut *privilegier l'expérience*. On se laisse instruire en acceptant de se trouver au point de connexion ou d'être le point de passage de deux ordres de réalités différentes. Il y a nulle volonté d'interprétation, juste l'expérimentation des sens, dans le sens des tropismes, c'est-à-dire des affects qui nous aimantent, des forces qui nous traversent et nous dirigent, où nous sommes rendus à toutes ces énergies que je cherche à capter comme je le disais, dans ma pratique artistique. Les rêves sont de véritables champs énergétiques, *implacables*. Comme le dit si merveilleusement bien Vinciane Despret, que j'admire à travers la richesse de ses prismes, « c'est une mise à l'épreuve où il ne s'agit pas d'expliquer mais de comprendre, dans le sens de « prendre avec », se laisser instruire, et faire de ce monde une matrice narrative. » Dans cette idée de « prendre avec », je pense à Elfriede Jelinek, cette auteure hors-norme qui émet l'idée que ce sont « les choses qui viennent à nous ». Ce sont les visions qui nous prennent, c'est l'amour qui nous prend, c'est le théâtre qui la poursuit, ce n'est pas elle qui poursuit le théâtre; comme des forces invisibles et organiques qui détiennent leur propre logique. Son écriture est alors une écriture qui est venue à elle, une écriture qui détient ses propres systèmes. Les rêves viennent à moi, et les choses travaillent d'elle-même, *comme un nouvel organisme qui vit de sa vie propre*.

C'est une expansion que de questionner, et tenter d'exploiter le monde de l'inconscient, des rêves.

Cela génère une porosité de l'âme qui amplifie les capacités de sentir et permet d'explorer toutes les variations dans les manières d'être au présent. Quand Aurélien Barrau, pour qui j'ai une totale admiration également, nous dit que la richesse se trouve dans la nuance, je pense que nous sommes, là, en plein dedans; c'est un milieu propice où se jouent tous les contrastes dans les manières d'accueillir les expériences, et les manières de composer avec elle.

Se raconter des histoires. Tout est là.

Alors les rêves nous mettent au travail de l'énigme, puissance mobilisatrice, et nous permettent de fabriquer du récit en instaurant des connexions inhabituelles. Ils rusent; sous couvert de transmettre des informations, leur véritable projet est de faire bouger, d'envoyer, d'obliger à transmettre, de relier. On devient alors alerte aux signes, on ose interpréter sans ce besoin éprouvant de savoir à tout prix si notre interprétation est juste ou non, on ose poser notre propre sens; les rêves ne cherchent pas à susciter des croyances, mais à créer des expériences. Oui, grâce à l'énigme, nous créons toujours plus de versions. Les rêves, c'est la démultiplication des versions. Et dans ce processus, nous devenons de vraies machines à fabriquer du récit. Les récits cultivent l'art de prolonger l'expérience de la présence, c'est l'art du rythme et du passage entre plusieurs mondes, l'art de faire sentir plusieurs voix. Vaciller, marcher au milieu, un vrai milieu, pas celui d'une ligne, mais celui de lignes multiples.

Les histoires font que quelque chose se passe, elles sont sensibles, elles sont des territoires qui ont besoin d'espace, et les rêves permettent cet espace, où l'on crée des sens possibles qui nous entraînent ailleurs, qui nous déroutent, où l'on se laisse travailler par les liens, les questions, les connivences, où il ressort de nous, à chaque fois, un être un peu nouveau.

C'est l'expansion en tout point.

Lâcher prise dans le(s) je(u)(x)

« Nous passons un temps fou à rêvasser au-delà de toute logique apparente, et pourtant, c'est peut-être là, dans les rêveries, que nous explorons l'ailleurs, que nous découvrons la plus grande terra incognita de l'univers, ce monde des poètes, des artistes, et des scientifiques, cet espace infini de créativité. » Patrick Lemoine

J'ai fini par me rendre compte que ce qui me passionnait au théâtre et même dans le jeu d'acteur, était parfaitement comparable à ce qui m'émerveille dans le monde des rêves.

Nous l'avons vu dans la partie juste avant, il y a cette idée de récit. Je pense que la première fonction du théâtre est de raconter des histoires. Je rappelle que les histoires déploient tous les possibles, et que les récits sont comme des ateliers où se fabrique l'être, en nourrissant d'autres formes de disponibilité, en nous engageant à cultiver d'autres rapports avec le monde, avec nous-mêmes, en nous rendant tout simplement sensibles à d'autres choses, à d'autres expériences. Et les rêves sont les territoires infinis de tous les récits possibles et jusqu'alors, inimaginables. De vrais terrains de jeux.

Mais d'un point de vue de « jeu d'acteur ».

J'ai souvent entendu les mêmes formules depuis que j'étudie le jeu d'acteur. Des formules qui se sont ancrées dans mon corps, qui m'ont profondément questionnées, qui ont mûri, que j'ai abandonnées pour finalement les reprendre. Souvent on me reprochait d'être trop volontaire, de vouloir trop faire. Et c'est très difficile de prendre avec soi cette indication. Est-ce qu'on peut « trop » faire. Quand on joue, et même quand on danse, à priori oui. En danse on doit laisser faire le mouvement, en théâtre laisser faire les mots. Être traversé plutôt que de chercher à produire. Lâcher prise. C'est dur de lâcher prise. Je cherche à lâcher prise. Je cherche à tout prix à lâcher prise. Je crois que finalement, aujourd'hui, j'ai le désir de créer des choses que je ne peux plus contrôler. Et effectivement, quand je rêve, quand je suis dans mes récits la nuit, je trouve cette sensation : je suis jouée, ce n'est pas moi qui joue. Et je trouve passionnant le rapport différent

que cela crée d'un point de vu de jeu. Les rêves viennent de moi, mais je ne fais pas, « on » me fait, le récit me fait, les situations me font, comme les mots me font. J'aime alors m'inspirer des rêves pour trouver au plateau cette disponibilité, cet état de réceptivité sensible, pour être mûe comme dans mes rêves, pour me surprendre, comme on dit.

De même, parmi ces formules connues, j'entendais cette idée peut-être bien formelle, de laisser voir une forme de fragilité, les « failles ». Alors de même, les rêves sont une vraie inspiration puisqu'ils sont les espaces du vacillement, où rien n'est en équilibre. Et ce déséquilibre crée un fil fragile, tendu. J'ai la sensation que dans le rêve, on est dans l'essence des émotions, dans la source énergétique, oui, on est dans le monde où résident les essences ce qui nous permet d'approcher quelque chose qui dépasse l'entendement humain tout en nous emplissant d'un sentiment de grandeur. N'est-ce pas ce qu'on cherche au théâtre finalement ? Ces « moments de grâce » ? L'idée que quelque chose *lâche*.

Et quand on joue, est-ce que ce n'est pas ça qu'on cherche à faire finalement : à rêver.

À oser se laisser guider. À désintellectualiser.

Accomplissement de la chair

Rêver est pour moi comme un accomplissement de la chair. Au lieu d'être un être humain qui raisonne, on devient une créature qui (res)sent. On s'offre au sensible, on se laisse mouvoir par ces forces invisibles à travers une infinité de récits, on s'abandonne de tout notre être à toutes les opérations, *aussi contradictoires soient-elles*. Nous sommes traversés, et transformés charnellement. Tous les sens sont sollicités. Le rêve assure la maintenance de la totalité de notre appareil sensoriel, et l'on accède enfin à cet *ordre de la chair* dont parle Roland Barthes, comme la qualité première d'un acteur. Le monde fait tant de bruit que l'on n'a plus la place de s'écouter, de se sentir soi-même, d'écouter notre corps, d'entrer en contact avec les énergies, les sensations qui le traversent; notre cerveau accumule tant d'informations, celles que nous recevons de l'extérieur, celles que nous nous infligeons à nous même, parfois complètement inutiles et néfastes pour ma part, on s'aligne, on obéit, on ne sait plus quoi penser, nous sommes pris dans un tel tourbillon que oui, je pense que pour ma part, revenir, comme dans les rêves, à un monde sensoriel, est une forme d'accomplissement de la chair, et sans cesse renouvelé. *Être sensible en premier, plutôt*

qu'intelligent. Cela me paraît être un travail d'une telle nécessité si l'on veut continuer à jouir un peu de notre vivant dans ce monde invraisemblablement chaotique. Ce n'est pas une mince affaire. Grâce à notre être charnel qui prédomine le temps de la nuit, les rêves sont aussi un retour à la puissance du présent, à l'hors temps finalement, à l'immanence de l'ici dont parle Nietzsche, à notre noyau d'énergie massive qui nous subjugué avant que l'on regarde l'heure au réveil, comme nous le conte si bien le savant Krishnamurti : le matin, quand la notion du temps nous revient, quand nous redevenons conscients, nous nous défaisons du fourmillement délicieux qui nous parcourt, qui nous fait sensible, cette source primitive électrique qui nous anime, qui nous rend chair, peau. C'est si important, de rêver.

Pourquoi est-ce que c'est si difficile d'être au présent, que ce soit dans la vie ou sur un plateau ? Pourquoi est-ce que j'ai la sensation que dans mon quotidien, je cours après le temps, alors que dans mes rêves, je VIS ? Dans le sens où j'ai la sensation que dans mes rêves, je ne suis plus travaillée par mon intellect mais bien par mes sens, par ma chair, *je vis pleinement ce que je dois vivre au moment où je le vis. Mes émotions et sensations sont pleines.* Désintellectualiser, encore. C'est si dur, mais la clé de bien des mondes.

Les rêves possèdent de gigantesques vocabulaires de sensations qui nous traversent, nous transpercent, nous transcendent, nous transforment. Comment préserver ces vocabulaires quand on vit ? Quand on joue ? Quand on danse ?

Que la terre, le paysage, l'air, qui à chaque pas et à chaque bouffée qu'on aspirait s'emplissaient d'autres odeurs et étaient animés d'identités différentes, ne pussent prétendument se désigner que par ces trois vocables patauds... toutes ces grotesques disproportions entre la richesse du monde perçu par les sensations, les odeurs, et la pauvreté du langage amenaient le garçon à douter que le langage lui-même eût un sens.

librement inspiré de le Parfum de Patrick Süskind

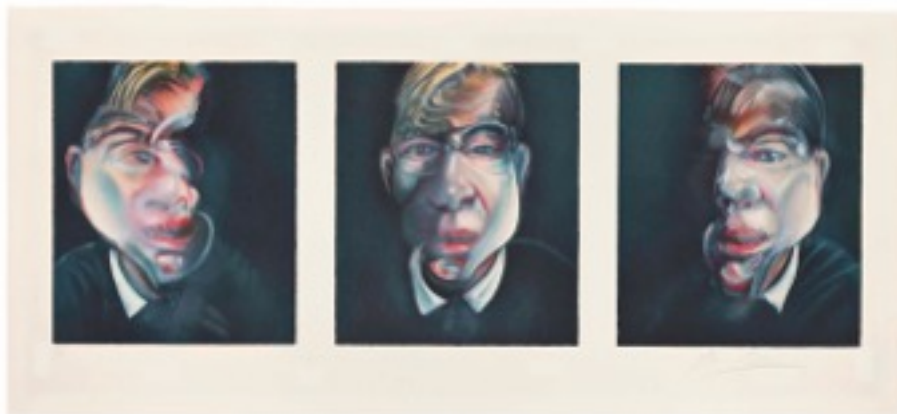
Alors, pour revenir à la pratique artistique, au théâtre, à la danse, je pense à ce que nous dit le peintre Bacon. Et dans cette formule que j'ai pu entendre aussi beaucoup de fois, de laisser voir une personnalité, une sensibilité, ce peintre nous dit, donc : « Si je travaille au plus près de ma propre sensibilité, il y a une possibilité pour que l'image ait une réalité plus grande ».

Toutes mes sensibilités sont dans mes rêves. Tout ce qui me touche, me questionne, m'émeut, m'attriste profondément, tous les chaos, et toutes les joies aussi. Tout y est retrouvé, redécouvert. Tous les prismes. *Tous les êtres, proches ou lointains.* Je pense alors qu'oser m'aventurer dans

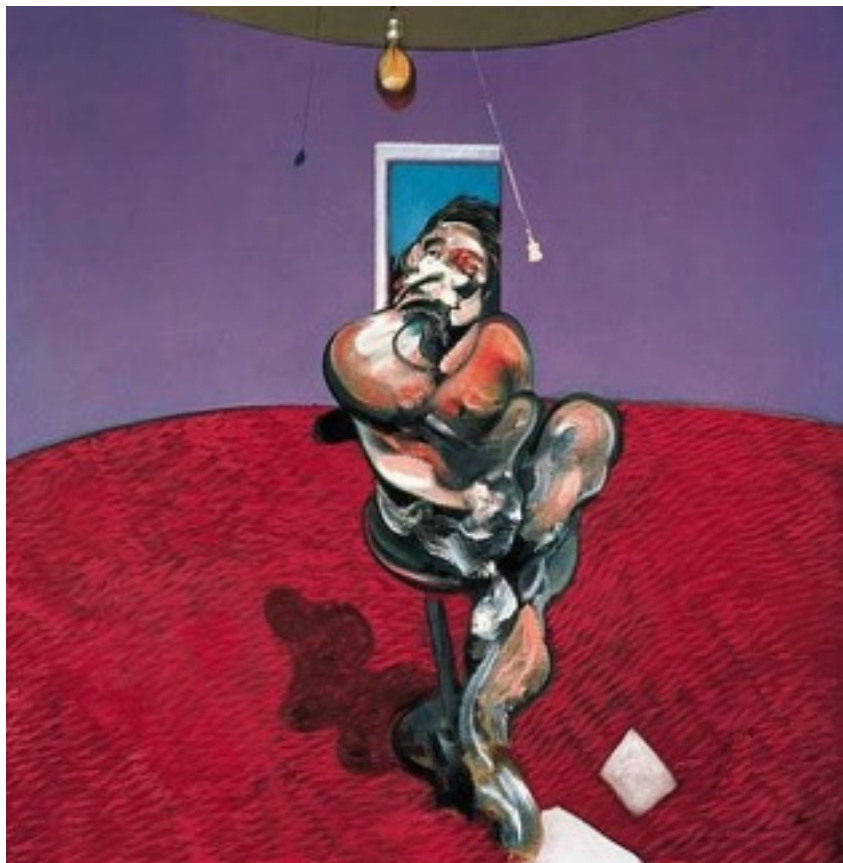
ma nature profonde, et je pense que le rêve est une forme de nature profonde, peut me permettre de découvrir de nouveaux espaces émotionnels, de nouvelles sensations, et dans cette idée d'augmenter ma capacité à percevoir dont je parlais dans la première partie, m'inviter à « me rendre » au mieux sur un plateau, et dans la vie même, sensiblement, charnellement.

« Tout ce que je rencontre devient partie de moi. À vous, tous, que vous le sachiez ou non, qui êtes venus flâner dans le tissu de ma vie et qui en êtes ensuite ressortis : vous m'avez laissé une part temporaire dont je ferai quelque chose » Sylvia Plath

Francis Bacon







imprévisibilité

« *Les rêves sont avides d'emporter. C'est une hâte essentielle.* » librement inspiré des mots de Roland Barthes

Le rêve, c'est aussi le bal de l'imprévisible. Il y a comme une sorte d'imprévisibilité gratuite. On se réconcilie avec l'imprévisible, l'inédit, avec, en définitive, la notion de liberté. C'est le terrain de je(u) de tous les jeux.

Par rapport au jeu d'acteur, je pense alors, à travers cette imprévisibilité, à la notion de rupture. Il y a cette virtuosité, dans le jeu, de passer d'une chose à une totale autre chose, en abolissant tout lien plausible, et c'est passionnant à expérimenter puisque cela va à l'encontre de notre manière habituelle de fonctionner. C'est notamment une pratique que nous avons pu tenter d'expérimenter à la Manufacture à travers le travail d'Oscar Gomez Mata. Je me souviens du travail du bouffon, et de cet exercice totalement vertigineux de devoir (en bouffon donc) parler à travers une pensée illogique, c'est-à-dire enchaîner très rapidement, à travers la paroles, une proposition avec une autre et ainsi de suite sans qu'elles aient un quelconque lien logique entre elles. Cela demandait un tel lâcher prise d'un point de vue intellectuel, et le vertige qui m'a saisie juste avant de passer ainsi que la sensation de perdution quand on sort de l'exercice m'ont bouleversée. J'ai eu la sensation d'aller complètement ailleurs, au-delà de moi même, de repousser les frontières de mon être en repoussant celles du « bon fonctionnement ».

Une fois encore, je pense que le rêve est profondément inspirant puisqu'il possède lui même un système assez similaire (du moins en ce me concerne) puisqu'il se compose comme un enchaînement de propositions rompues, surprenantes. Il opère en permanence des ruptures au niveau des situations, donc des émotions/sensations/énergies/atmosphères, et au niveau même de notre propre point de vue (est-ce que je suis moi, est-ce que je suis comme une caméra, est-ce que je suis quelqu'un d'autre et je peux même me voir); et par conséquent, il ressort du rêve un code émotionnel et sensoriel assez particulier; une situation/émotion/ sensation se construit et se déconstruit aussitôt laissant place à tout autre chose dans des espaces temps parfois extrêmement courts. Cette puissance de l'imprévisible, je la retrouve notamment dans les films de David Lynch, qui pour moi, sont des expériences à part entière. Il a cette faculté de brouiller les pistes, d'utiliser des sentiers détournés pour surprendre le spectateur. Construire, déconstruire, reconstruire. Je n'ai pas regardé Mulholland Drive, je l'ai traversé avec mes sens, je l'ai rêvé, et j'ai la sensation que ce film a été ma première vraie *expérience* cinématographique.

Ce qui m'attire donc énormément par rapport au travail d'acteur dans cette notion d'imprévisibilité des rêves, c'est effectivement que cela peut permettre un prisme large, vif, contrasté, dans une temporalité qui se rompt elle-même, et surtout permettre qu'à travers ce prisme multiple, quelque chose de soi lâche, et se laisse transformer, subjugué. C'est toujours dans cette idée de jouer avec les frontières pour percevoir encore plus, et capter toujours davantage de sensations, d'énergies, de tout. Je dirais même, pour engendrer toujours plus de métamorphoses.

« Chaque nouveau visage n'est plus alors une négation du précédent, mais une libération progressive de la forme périssable, vers l'absence de forme définitive, vers la possibilité de toutes les formes, vers l'enveloppe lumineuse. Chaque nouveau visage annule le précédent en même temps qu'il le complète. »

Anatoli Vassiliev

métamorphose(s)

La métamorphose est aussi un point extrêmement attractif pour ma part dans le travail d'acteur qui rejoint d'ailleurs entièrement cet idée d'accomplissement charnel. C'est également un processus très présent dans mes rêves, à plusieurs niveaux, et plusieurs intensités; mes rêves sont comme une matière brut de métamorphoses, ils dégueulent, déforment, salissent, désuniformisent, disloquent. Ils sont un moyen de casser une forme d'esthétisme, pour aller dans le pluriel des mondes, et permettre une certaine « laideur », permettre de salir, un peu; contre-carrer, contredire.

Comme je l'ai dit, il y a une forme de chaos identitaire; dans mes rêves, parfois je suis moi, et parfois pas, dans le sens où je sens que mon corps n'est pas mon corps. Ce peut être un corps proche de la forme du miens, un corps de femme plutôt mince, mais la sensation que j'en ai est profondément différente de la sensation que j'ai de mon propre corps. C'est extrêmement subtil au niveau sensoriel, mais je peux sentir une nuque plus fine, des épaules plus carrées, des chevilles plus menues, plus de poids au niveau de la poitrine. Et je sens alors, que je suis une femme, mais

je ne sais qui, et c'est hallucinant comme le rythme, la façon de bouger ce corps me racontent sensiblement tant d'histoires, me racontent d'une tout autre manière. Alors parfois je me réveille, et il est très clair que c'était moi l'héroïne de mon rêve, à l'inverse il arrive que je me réveille en ayant la sensation d'avoir vécu quelqu'un d'autre. Il m'est arrivé aussi d'avoir un corps d'homme pendant des actes sexuels, emplies de sensations très concrètes, si concrètes que ça en devient extrêmement troublant. Comme il m'est arrivé de me déposer dans des corps monstrueux, surréalistes, et de me fondre intensément dans les parois de ces corps, de m'y épanouir, m'y déployer, et c'est absolument jouissif, les traces de ces sensations laissées au réveil.

Maintenant il y a aussi toutes les transformations, les métamorphoses qui s'opèrent de mon propre corps, où je suis bien « moi » avec un corps qui n'a plus de frontières. Je rêve souvent de chorégraphies, où je danse, par exemple, sauf que mes mouvements s'étirent et transpercent l'espace de façon surnaturelle. J'ai le souvenir de mon rêve d'il y a trois jours où mon corps dessinait une croix et je devais étirer le plus possible mes bras en diagonale. Autant dire que mes bras n'avaient plus de limites, ils se sont étirés à n'en plus finir. Je pense aussi à mon corps métamorphosé lorsque j'ai fait ce rêve où j'étais enceinte. La sensation était si concrète. J'étais enceinte, je vous le jure. Une sensation inédite, plus que réelle, quand l'enfant s'est mis à bouger dans mon ventre tout rond, et que mes tripes faisaient comme des tourbillons, si réel et si intense que cela a généré une émotion tellement forte que je m'en suis évanouie pour me réveiller... dans un autre rêve. Enfin, très récemment, j'ai rêvé que j'étais hantée par les esprits des morts, des esprits qui me transcendaient, comme des corps étrangers qui rentraient dans mon corps, en prenaient possession, ça en devenait insupportablement angoissant et j'étais terrorisée. Alors avec mon père, nous faisons venir un monsieur avec un encens pour purifier la maison des esprits. En entrant dans la maison, il a prononcé ces prénoms Fanny et Georges, et mon corps s'est littéralement liquéfié. Je suis tombée au sol et m'y suis répandue comme de l'eau; je n'avais plus d'articulations, plus de tendons; à la prononciation de ces deux prénoms, mon corps s'est complètement distendu, j'étais mollesse, j'étais complètement chewing-gum. Et comme hypnotisée, je perdais conscience, et je me réveillais... dans la réalité cette fois-ci.

Pour finir, et puisque c'est encore une fois un point essentiel dont on nous parle en tant qu'apprentis acteurs, j'ai la sensation d'avoir une capacité d'observation, d'écoute quand je rêve (donc de réception et de porosité), que je voudrais vraiment bien réussir à mettre en pratique sur un plateau, et dans la vie même (où je me fais bien souvent le reproche de ne pas être assez à l'écoute). J'écoute, j'observe vraiment. J'ai « *l'oeil qui regarde bien* », et je deviens poreuse aussi à toutes les métamorphoses qui s'opèrent aussi autour de moi. J'ai effectivement la sensation d'être très observatrice de tous ces mouvements fulgurants qui m'environnent, et de me mettre comme en retrait pour pouvoir mieux voir, capter les détails et finalement, me laisser transformer moi-même; comme si je devenais une caméra ambulante. J'ai rêvé cette nuit même que j'étais en

représentation, et nous jouions On ne badine pas avec l'amour de Musset, même si évidemment ce qu'il se passait sur le plateau n'avait rien avoir avec cette pièce. Toujours est-il que j'étais face à une jeune fille aux yeux globuleux très bleus, avec une coupe au carré, des cheveux très noirs, des taches de rousseurs sur une peau pâle. J'étais en jeu, je l'écoutais dire une longue réplique à un autre acteur sur le plateau. J'ai assisté à toutes ses transformations faciales, au déploiement des expressions de son visage qui s'est mis à rougir, très fort, et dont les traits se distendaient, ses yeux s'agrandissaient, s'embuaient de larmes, ses lèvres s'agitaient de plus en plus, ses narines frétilaient, quelque chose prenait possession d'elle, l'émotion certainement, et grandissait, grandissait, et en moi aussi ça grandissait, et c'était beau cette admiration. Et c'est beau d'être un témoin silencieux, happé par cet extérieur mouvant, infiniment florissant, et d'être traversée. Une fois encore, comment m'approprier ça dans la vie, au plateau ?

Voilà, mes rêves sont un peu le lieu magique où j'exerce ma plus grande liberté théâtrale, ma plus grande créativité avec, à chaque fois, de nouvelles émotions et sensations à travers des récits, des situations, des histoires, des mondes, qui me transcendent malgré moi. À chaque rêve que je fais, quelque chose se révèle de moi, du monde, ma découverte est infinie grâce à cette part insaisissable, inconsciente qui s'éveille et communique. Une part inconsciente nourrie elle-même de questionnements profonds sur le monde, sur le vivant. C'est une vie parallèle à part entière, d'une profondeur sensible incomparable, fructueuse à tous les niveaux, le plus beau des cadeaux pour notre imaginaire, puisque j'ai bien l'impression qu'aujourd'hui, c'est ce qu'il nous reste de plus sûr.

Je pense qu'oser s'aventurer dans les profondeurs du soi, c'est s'aventurer dans les profondeurs du monde, du vivant, c'est penser plus grand, voir plus grand, découvrir plus grand, lâcher prise, percevoir à l'infini des mondes, des sens, des intuitions. C'est oser dire que mon intelligence peut m'apporter également la connaissance des barreaux qui m'emprisonnent.

« Non monsieur je disais ça pour vous, quand vous disiez que vous n'aviez pas de temps à perdre avec des fous, alors que personne ne sait mieux que vous que la nature se sert de l'imagination humaine afin de poursuivre, sur un plan plus élevé, son oeuvre de création(...) On peut naître à la vie de mille façons, sous mille formes : arbre ou pierre, eau ou papillon... ou femme. Et que l'on peut aussi naître personnage ! »

Six personnages en quête d'auteur - Luigi Pirandello

« Les images sont des entités vivantes, aussi réelles aux yeux de l'âme que les objets autour de nous sont visibles à nos yeux physiques. En nous convainquant de l'existence d'un monde objectif où nos images mènent une vie autonome, nous élargissons notre horizon et renforçons notre volonté créatrice, et l'artiste qui souhaite s'épanouir et comprendre son talent doit assimiler et faire siennes certaines conceptions nouvelles de la créativité au nombre desquelles il faut compter l'existence objective des images nourricières. Mais qu'ont donc à gagner les artistes pour admettre l'objectivité du monde de l'imaginaire ? Se libérer de la pression constante imposée par une implication trop égoïste, trop intellectuelle dans le processus créateur, lequel est pour une grande part d'ordre résolument secret et s'élabore dans une sphère au-delà de l'intellect . »

Mikhaïl Tchekhov

Écrire mes rêves est pour moi une expérience surprenante, et d'un enrichissement insoupçonné. Retraverser les récits qui me sont offerts la nuit à travers l'écriture est une véritable jouissance. Je me rends compte de plus en plus que j'ai beaucoup de chance de rêver autant (ou du moins de me souvenir si bien de mes rêves) et surtout d'avoir la possibilité d'*en faire quelque chose*. Grâce à l'écriture, mes rêves deviennent une matière concrète. Ils s'établissent. Ils m'établissent. J'en suis d'autant plus subjuguée; l'écriture est une libération supplémentaire dans la libération même : à partir de ce que je suis ou vis ou rencontre, et quelle qu'en soit l'intensité, des mondes, des récits, des organismes se construisent d'eux-mêmes, et tenter de rendre ces mondes par l'écriture est un moyen de mettre à distance pour voir encore plus loin et plus profondément, démultiplier davantage, encore et encore, ouvrir toujours plus de brèches de lumière sur soi-même, sur le monde, et augmenter la perception sensible de ces territoires narratifs. Ma conscience, mon imagination et ma chair se déposent et se déploient immensément dans la restitution, il n'y a décidément plus de frontières. Plus je retranscris mes rêves, plus je m'en souviens avec précision, plus les détails m'apparaissent, *plus c'est vivant pour moi*. Je muscle ma capacité à percevoir physiquement ou mentalement en disciplinant l'irrationalité. Dompter, apprivoiser ce « ça pense » en moi, l'étirer, le décortiquer en écrivant est alors *une première étape essentielle pour tenter d'incorporer* cette matière plurielle avant de passer au plateau.

Je n'écris pas mes rêves pour expliquer quoi que ce soit, mais pour, encore une fois, modifier des rapports, modifier des manières de se rapporter.

Écrire en vacillant.

Nota Bene : J'ai volontairement rassemblé des rêves d'une même période, pour voir d'une part la multiplicité des univers en des nuits rapprochées, et d'autre part les connexions entre eux, en lien avec ce que je traversais à ce moment de ma vie; ce que je vivais et ce qui se révélait de moi dans mes rêves était inédit. En l'espace de trois semaines, j'ai perdu trois membres de ma famille. Rêver de la mort m'a aidé à l'accepter dans son insaisissable et à faire mes deuil.

12/08/2020

-1-

Je suis dans un marché très sombre et désert. Il y a des matelas partout. J'arrive au bout du marché dans une sorte de grand garage où un garçon jeune et blond aux cheveux très courts, essaie un matelas en plastique gonflable bleu et transparent. Je regarde le prix affiché sur le mur. C'est 1000 euros. Je me dis que le prix m'a l'air exorbitant pour un matelas gonflable.

Je suis à la maison avec ma famille et je mange, mais la configuration de la table est comme à l'école, on mange les uns derrière les autres, comme dans une salle de classe. Je suis si fatiguée que j'en dors sur ma table et je sais que maman ne va pas tarder à me faire une réflexion mais ai-je déjà senti à ce point mon corps dans tout son poids, si lourd et si léger à la fois, une force plus forte que moi qui m'enlace et m'assomme complètement, s'en est presque agréable. Je sens le poids de chaque particule de peau sur le bois poncé de la table de classe. Mais ma maman ne me dit rien. Elle est triste, je le reconnais à sa voix douce et aigüe, qui porte le fardeau de la tristesse. La même que quand pépé est mort, la même que quand papa l'a quittée. J'arrive à peine à ouvrir les yeux, mes paupières sont délicatement lourdes, mais le bruit me laisse penser qu'elle me prépare un bol de céréales. Oui je l'entends parler avec mon frère mais assommée par le poids de mon corps je n'entends que des bribes de sons, c'est flou, mais c'est une sensation délicieuse que de sentir que ça vit autour de moi. Puis d'un seul coup plein de monde, je suis dans un parc avec plein d'activités pour enfants, perdue dans la foule je ne trouve pas ma place, je ne suis pas fatiguée du tout, non, j'ai le regard très vif mais tout va si vite autour de moi que je n'arrive à me déposer sur rien; il y a tant de mouvements autour de moi, l'herbe est d'un vert électrique et des points de couleurs s'agitent partout autour, j'observe mon demi frère qui parle à un enfant qui est tout orange. Mon demi-frère lui explique qu'il a arrêté de fumer. Je ris à l'intérieur. Des gillis dans le ventre.

Je suis de nouveau dans une configuration de salle de classe, ma famille n'est plus là, je suis avec mes camarades. Chacun à sa place, doit rendre tous ses biens. Cela sonne comme une évidence. C'est comme ça. Il y a comme une atmosphère d'échec profond, un souffle de défaite; je ne peux comprendre d'où cela vient mais cela pèse dans l'air. Je m'exécute simplement, mais je n'ai rien à rendre ? Ma table est vide et moi dans l'incompréhension. Alice est triste car elle avait acheté tout un ensemble de produits de beauté. Je vois tout un tas de petits tubes blancs sur sa table. Elle les regroupe en un tas qu'elle repousse au bout de sa table. Elle accepte.

Je mets du démaquillant sur un coton et je démaquille Alexia à ma gauche, mais quand je pose le coton sur son oeil elle souffre, son visage se crispe, comme si elle essayait de se ravalier en elle-

même. La contraction de ses lèvres montre qu'elle tente de contenir sa souffrance. Il faut le faire, je ne sais pas pourquoi mais IL FAUT LE FAIRE. Finalement, j'ai tricoté une écharpe pour Alexia, striée de toutes les couleurs. Je lui offre, c'est pour l'hiver. Elle contient une réaction, si bien que je ne sais pas si elle aime mon écharpe ou non. Il fait sombre dans la salle de classe, c'est comme si il y avait une source de lumière quelque part très loin, et seul quelques fragments de rayons nous parvenaient. On dirait les matins d'hiver quand les cours commencent mais qu'il fait encore nuit. Je suis dans la rue, et je revois cet homme qui a les cheveux bouclés courts, la peau mate les yeux rapprochés, le nez très long, et les sourcils très noirs. Je suis terrorisée, mon corps prend un autre rythme, peut-être le rythme de la survie. Les battements du coeur s'accélérent et raisonnent dans chaque cellule de mon corps, de ma peau. Le mouvement de mon coeur s'accélère. Je transperce l'air. Il me suivait quand je prenais le métro quand j'étais petite et le revoilà. J'appelle mon père. Mon père se transforme en une fumée épaisse et noire qui vient m'aider quand je marche dans la rue. Finalement, l'homme passe simplement à côté de moi sans rien dire. Il fait comme s'il ne me voyait pas.

Je suis avec ma cousine, je lui explique que j'aime quelqu'un depuis toujours mais que j'ai toujours eu honte de le dire. Ce garçon est quelqu'un de très méchant et irrespectueux envers les femmes et je le sais, mais je dis à ma cousine que je l'aime quand même. Je tourne les yeux et je vois ce garçon torse nu, aux traits du visage marqués par la méchanceté et je me dis que je l'aime et je ne comprends pas pourquoi, je suis vide à l'intérieur, c'est pour ça que j'aime ce genre d'individu. Alors nous prenons le chemin pour aller chez ma grand mère, on passe devant cette fille aux longs cheveux noirs et aux joues énormes, disproportionnées, assise sur un petit muret gris, et en passant devant elle je veux m'excuser, car je m'étais déjà moquée d'elle une fois. C'est quelque chose que je sais, mais je suis incapable de me rappeler à quel moment de ma vie j'ai injurié cette fille. Elle me regarde et me reconnaît, elle ne me pardonnera pas. C'est ce qu'elle me dit à travers son regard. Elle m'en veut. Et moi aussi je m'en veux, je suis prise d'une culpabilité paralysante, je suis ignoble, tout de moi est ignoble, je fais partie des méchants dans les films, et des images me viennent.

Le chemin se transforme en une rivière avec très peu de fond, une rivière qui s'enfonce dans un tunnel, il y a des ronces partout autour de moi. Il faut être sur le ventre et s'accrocher aux cailloux du fond de la rivière avec les mains pour avancer. Mon corps se débat pour éviter les ronces. Je suis dénuée de toute agilité. Je me prends les ronces et j'attends la douleur mais elle ne vient pas. Les ronces ne me griffent pas. Elles dessinent gentiment sur mes membres. Puis d'un seul coup je me rends compte que je suis nue. Et mon poids ne pèse plus, il se laisse aller au courant. Je suis légère comme une feuille de calque. Nous arrivons alors au bout du tunnel, et par un trou nous pénétrons directement dans la chambre bleue de la maison de Pichange, où il y a deux lits séparés drapés d'un dessus de lit blanc, c'est la chambre où Lola et moi dormions chez ma grand mère. Elle est là mamie, et elle nous attend, comme d'habitude, inquiète que nous soyons trop

soucieux, fatigués, malheureux. Nous atterrissons dans le lit, et ma grand-mère nous dit de faire attention à ne pas tacher les dessus de lits blancs. Elle a sa robe de chambre en velours vert, avec la dentelle sur le col. Je la regarde; un sentiment de bonheur m'engloutit, quelle joie de baigner à nouveau dans l'environnement de mon enfance.

Je suis en cours de Tai chi et tout le monde fait la classe. Moi je suis allongée par terre, mon corps est lourd je suis comme paralysée, je ne peux rien faire et je sais que le professeur ne va pas tarder à me voir.

23/08/2020

-2-

Je vais tous les soirs dans un beau bâtiment, la lumière est très vive et chaude à l'intérieur, il y a de la moquette beige sur les escaliers, et des livres posés un peu partout, qui s'érigent en colonnes. Tout en haut il y a une pièce dans laquelle je vais pour écrire mes rêves. Une pièce un peu vide, on dirait un lieu de psychanalyse, peut-être une ou deux chaises en bois foncé, et un secrétaire. Cette pièce appartient à un homme, d'origine chinoise, qui porte un costume noir et des lunettes rondes. Il est assez jeune, assez fort. Moi j'ai une longue jupe à plis bleu marine. Et les cheveux relevés, attachés en chignon. C'est assez étrange, mon corps n'est pas vraiment le mien, je suis une femme que je ne suis pas. Je suis plus menue, mes articulations sont plus fines, en revanche j'ai plus de poitrine, mes seins sont lourds. Je me sers de cet homme donc, pour qu'il me prête cette pièce, afin d'y écrire mes rêves; je sais qu'il veut coucher avec moi, il est souvent là quand j'écris. Une fois ça dérape. Nous sommes lui et moi dans la pièce près de la porte en bois avec une chaîne en or pour fermer et ouvrir. Je suis allongée et ma nuque est appuyée contre la porte; il me tient les chevilles mais c'est tout mon corps qui est condamné par la peur et par le dégoût. Son visage se métamorphose, il sourit avidement mais les traits de son visage s'élargissent monstrueusement dans l'espace, tout mon corps est une seule et même crispation, je me dis que cette fois ça va m'arriver, il va y arriver. J'ai pris trop de risques. Je commence à essayer de crier mais je suis muette, mon ventre cherche un cri profond, dans les tripes, dans la terre. Un cri... qui ne vient pas. Mes lèvres sont figées. Finalement le cri sort, une voix grave et puissante qui vient de loin, de très loin. Je crie, je crie et mon corps se libère à l'intérieur. Un voile de satin vient adoucir l'intérieur de mon ventre. Je me relève et j'ouvre la porte et je continue de crier, ça sort tout seul, c'est si bon, si libre. Et lui, il a peur. En sortant de la pièce je me retrouve face à un monsieur complètement muet, cheveux noirs, avec un gros ventre qui est en fait le vrai propriétaire de cette pièce. Je crie toujours, je me retourne et je dis à l'autre homme qui a voulu abuser de moi que je ne reviendrai plus jamais. Toujours ce cri grave et profond, on dirait que je ne peux plus communiquer qu'à travers ce cri. L'homme est décontenancé. Je descends les escaliers en tourbillon, il y a une dame extrêmement fine, longiligne, qui explique qu'elle a cassé un escalier avec son talon noir. Je note, et je trace mon chemin, pas le temps de faire la conversation. Je suis libérée, mais j'ai un regard haineux qui persiste, qui s'emboîte à mes yeux comme un masque, alors qu'à l'intérieur franchement, ça va bien. C'est bizarre ce fossé entre ce masque et la vérité

intérieure, paisible. Je sors dans la rue et je regarde tous les gens que je croise avec ce regard. Finalement je tombe sur ma mère, qui me dit d'aller avec elle acheter des bonbons nounours, on dirait une enfant d'un coup, qu'est ce qu'il lui arrive ? Je dois écrire Maman. Je trace ma route et je croise Adèle, on boit un café. Elle me raconte sa vie, elle est agitée, un regard bleu très séduisant dans lequel je me perd un instant, son regard me contamine, je suis dans un océan azur. Je lui parle du fait que je dois écrire mes rêves mais que je ne sais pas où les écrire.

Je suis à Montréal. Je suis avec papa et Clement. Je cherche un endroit avec une vue où nous étions allés des années avant. Montréal ressemble au sud de la France. Etrange. Nous traversons un pont, avec des pavés au sol.

Je regarde une télé-réalité. Mais il n'y a pas de télé, l'écran c'est mes yeux, l'écran c'est ce que je vois autour de moi. Je regarde un couple qui se déchire, ils se disputent violemment. Benjamin et Manon. Elle part puis il essaie de la retenir. Ils sont près d'une grande piscine carrée, dont le bleu est si bleu et les reflets dans l'eau forment comme une danse très fluide et hypnotisante. C'est éblouissant. Je regarde le couple du dessus. Elle lui donne un énorme coup de poing. Il la prend par le chignon et la jette dans la piscine. Elle commence à nager la brasse dans le ballet de reflets, lui saute et la rattrape. Ils sont très beaux, ils sont plastiques et luisent dans les reflets du soleil qui bat à plein feu. Finalement lui s'arrête sur le bord, elle vient vers lui et l'embrasse langoureusement, la lenteur parfaite du mouvement de leurs lèvres. Puis finalement elle repart. Il tente encore de la rattraper. Je pense à Antoine et moi, je me dit « l'amour la haine », du réchauffé tout ça.

J'ai toujours une vue du dessus, Benjamin est en mer, allongé à l'avant d'un bateau. Le blanc des coussins sur lesquels il gît contraste vivement avec le bleu nuit de la mer profonde.

Je passe en gros plan sur Benjamin qui a des cernes noires, si noirs que la forme des cernes est extrêmement précise. Son regard est comme vidé vers le ciel, vers moi, à tel point que je me demande s'il peut me voir ? Si c'est moi qu'il regarde ? Un demi-sourire sculpte légèrement ses lèvres, il a l'air épuisé. Epuisé des sentiments, épuisé du vivant. Il y a un couple allongé à côté de lui. Le garçon, qui porte une casquette rouge, caresse le sexe de la fille. Je change de plan pendant trois secondes et je suis sur la main qui caresse le sexe de la fille par-dessus son maillot de bain noir. Je reviens à une vue du dessus. La fille est retournée, à quatre pattes et n'a plus son bas de maillot. Benjamin dit à son ami d'attendre d'un geste de la main, il prend les devants et pénètre la fille, avec son ami qui le regarde. Ce dernier semble complètement paniqué, ses mains tournées vers le ciel laisse penser que la situation lui échappe complètement et Benjamin continue à faire des va-et-vient. Je sens toute l'impuissance dans le corps du garçon à la casquette rouge, un effondrement, sidéré, le non-sens de la tournure que peuvent prendre les événements dans la vie. Les couleurs de la mer, du bateau, de la peau beige de la fille, éblouissent mes yeux. Les couleurs sont si intenses et luisent à tel point que je dois fermer les yeux, c'est-à-dire éteindre la télé.

24/08/2020

-3-

Je suis face à un orchestre, dans une salle gigantesque. Il y a tous les instruments, il y en a qui chantent, et il y a des filles tout en noir qui dansent, c'est une foule. On nous invite à participer, nous, les spectateurs. Nous devons mimer le mouvement du violon. Nous nous exécutons. Je suis émerveillée par ce que je vois, tous les visages, tous les corps qui se meuvent, et mes bras à moi qui répètent ce même mouvement, j'ai une envie complètement démesurée de bien faire. Mon bras gauche tient le violon, et je soigne le mouvement de mon bras droit qui tient l'archet. J'ai d'un seul coup un moment de recul où je me dis que c'est quand même étrange ce qu'il se passe, alors je ne suis plus très à l'aise avec mon propre mouvement, mais je me dis « c'est bon Camille arrête de réfléchir, laisse toi aller » et j'y retourne, je me laisser bercer par ce qui m'entoure. Alors tout monte en puissance et devient une sorte de chaos géant, les musiciens montent sur les chaises, tous les mouvements s'amplifient, se déploient dans l'espace, un joyeux bordel. C'est la fin. Je porte un manteau blanc.

Je monte dans la voiture et mon frère est au volant, derrière il y a Lola. Je monte à l'avant et je vois un furet au pied de mon frère. Il a acheté un furet. Il a l'air apeuré, j'essaie de le caresser mais l'animal semble complètement perdu et terrorisé. J'ouvre ma portière droite, face à une impasse, qui ressemble grandement à la rue où j'ai grandi. Mon frère me dit de faire attention, le furet va s'évader, mais je ne fais rien, mon corps est paralysé. Je veux l'attraper pour qu'il ne se sauve pas mais je ne peux pas. Mon corps est un bloc, d'un coup. Alors le furet saute de la voiture et cours dans l'impasse, une voiture rouge arrive face à lui, mais il l'évite, il fait demi-tour et court alors vers moi, il cherche à m'éviter aussi par la droite mais j'arrive à le prendre de force, je m'élanche radicalement, j'y mets toute mon énergie, s'il passe, c'est foutu, on ne le retrouvera pas. J'arrive à le choper, il me mord, mais je ne lâche pas prise et rentre vite dans la voiture. Il me mord une fois de plus de toutes ses forces, mais je ne sens qu'une légère pression. Et je prends doucement contact avec l'animal, je le caresse, je suis la courbe de son museau, je lui fait des bisous et il semble respirer pour la première fois. Moi je goûte délicatement chaque courbe de son museau. Finalement je dis à mon frère « en fait ça va faire comme un chien mais en plus petit ». Il me regarde à peine et fait un simple oui de la tête. Il est dans sa tête; et mon frère, normalement, il n'est pas comme ça. Normalement il est avec moi tout le temps.

Je fais la queue pour rentrer dans une soirée, c'est le soir, tard certainement, mais la lumière du ciel est rose orangée et rappelle davantage la lumière de l'aube, j'ai un grand et lourd manteau sur moi, comme une fourrure; c'est l'hiver, mais j'ai la sensation qu'il n'y a pas de température, ma peau ne reçoit rien, ni un léger surplus de chaleur, ni l'air frais de l'hiver. J'arrive près d'un vigile, et j'arrive près de lui comme on arrive près d'un danger, je fais profil bas. Je lui donne mon ticket et je longe une barrière métallique. Je crois que je n'ai pas envie d'être là. Je ne me sens pas bien, ni ici ni nulle part. Je ne sais même plus pourquoi je fais les choses. Finalement je m'assois à une table en plastique, et je joue aux cartes avec Assia et Sarah avant que nous entrions dans ce qui semble être une boîte de nuit. C'est en fait un événement dans un parking dont le sol est recouvert de sable poussiéreux. Assia me raconte une séquence d'une performance qu'elle a faite, et en même temps je vois toute la scène qu'elle me raconte se dérouler devant moi, là sur le parking. Elle tient un pinceau et un pot de peinture noire ou marron; elle est nue et commence à se peindre le corps, jusqu'à être totalement recouverte de peinture. Je me demande si cela ferait polémique avec toute cette histoire de blackface. En même temps, je crois que je m'en fous de ce qu'elle me raconte, je crois même que je m'en fous de tout.

Finalement nous entrons dans la boîte. Il y a des couleurs partout, c'est dû aux éclairages multicolores. Il y a aussi beaucoup de monde mais bizarrement je ne suis pas bousculée, je ne touche ni même n'effleure personne. C'est étrange, d'habitude je suis accablée par la masse des corps. Je me dis « Camille, tu dances trois heures, puis tu rentres, tiens seulement trois heures sur la piste de danse ». L'entrée a coûté 19 francs et je me dis que je vais quand même poser mes affaires au vestiaire. Je me retrouve dans une sorte de cour où tout est bleu. L'éclairage certainement aussi ? Il y a une sorte d'exposition photo sur un mur, et entre chaque cadre, des guirlandes de lumière blanche pendent mais ne sont pas allumées. Je décide alors de longer le mur et d'allumer chaque guirlande. Sinon c'est complètement con qu'il y est des guirlandes quoi. J'essaie de voir ce qu'il y a sur les photos mais je n'y arrive pas. Au moment où je pose mes yeux sur une photographie, tout devient flou, indistinct, brouillé. Là j'entends de loin Selima qui me crie « Non Camille c'est pas comme ça qu'il faut allumer ! ».

Je suis soudain autour d'une table, l'atmosphère d'un soir d'été, une douce lumière jaune orangée. On dirait une terrasse du Sud. Je ne sais pas où je suis ni avec qui je suis. Je ne sens que le vide derrière mon enveloppe corporelle; c'est comme si je ne vivais plus, et que je ne faisais plus que respirer. Je reconnais simplement autour de cette table Simon, qui se plaint que personne n'ait rigolé à sa blague. Je ne ris pas, je n'ai pas la capacité du contact humain, je n'ai pas la capacité de la réception.

26/08/2020

-4-

Je sors du métro place de l'Opéra. Il y a une foule de personnes qui grouillent autour de moi. J'observe une jeune femme à la peau très blanche et aux cheveux châtain très clairs, qui est appuyée sur la barrière verte, derrière elle les voitures klaxonnent. Elle a les cheveux tirés en arrière en queue de cheval et un débardeur blanc. Elle tient son portable se regarde dedans, elle s'en sert comme miroir. Elle pleure en se touchant la peau. Je l'observe discrètement. Puis je m'approche davantage, et je vois ce qui de loin n'était que très peu visible, elle a des grosses croutes marronâtres sur la peau. Je me rapproche encore un peu plus, j'ai cette curiosité mal placée. Alors je vois que les croutes sur son visage forment la carte du monde. Je vois tous les continents: Amérique, Afrique, Europe, Indonésie. Tout y est. Tiens, original, je me dis. Le fruit du hasard ? Je trace ma route et prends le passage piéton.

Je suis dans une sorte de gigantesque boîte noire. On dirait que le monde n'est plus et que ce noir ambiant et épais est la seule chose qui persiste. Le silence pèse. Mais mon corps est plein. Je suis dense. Je crois que je me sens bien, dans une plénitude intérieure. Le sol est quadrillé de rouge, de bleu et de jaune, et les couleurs ressortent activement, on dirait un jeu vidéo. D'un seul coup, toute ma classe est là. Nous sommes en train de créer une structure de corps. Moi je suis assise, les jambes allongées. Isaline est en face de moi et me dit de passer ma jambe gauche par dessus ma jambe droite, mais je ne suis pas du tout organique, mon corps est une non-organisation totale, je regarde les carrés au sol, et je ne comprends pas ce que je fais; je dois faire quelque chose de très simple mais mon corps n'y arrive pas, ne suit pas les indications de mon cerveau. Et puis je me demande si ce qu'on est en train de faire c'est pour notre spectacle de sortie ?

D'un seul coup je me retrouve dans une séquence du spectacle où il faut créer une sculpture avec une pâte blanche. J'ai un rouleau, de la farine, et je dois aplatir cette pâte avant de la sculpter. Mais une voix à ma droite me crie de faire du pain avec cette pâte. Tout s'embrouille, qu'est ce que je dois faire, une sculpture ou du pain ? OK j'arrête de réfléchir. Lâcher. Je saisis mon corps hésitant d'incompréhension et je m'active : maintenant tu prends ce grand rouleau beige et tu aplatisses cette pâte. La farine m'encombre le visage, je vois à peine ce que je fais, mais j'aplatisses cette pâte.

30/08/2020

-5-

Je suis dans une sorte de désert poussiéreux avec un groupe d'amis, mais je n'arrive pas à identifier ces amis. Tout d'eux me paraît flou. A priori, l'idée est que nous sommes en Grèce, en vacances, mais les choses ne tournent pas comme elles le devraient. Nous sommes perdus, et nous valsons à travers des petits buissons à ras le sol. À ma gauche il y a la mer, une mer bleue pâle, une mer triste, uniforme, il n'y a personne. Tout est très sec. D'un seul coup, la peur me prend au corps, mon être se met en état d'urgence absolue. J'ai comme la sensation que mon regard se dédouble pour s'accorder à la vitesse des événements extérieurs. Nous sommes attaqués par des kangourous qui jaillissent de derrière les buissons. Ils sont vêtus de tabliers blancs, et portent leurs bébés dans la poche devant. Nous courons et nous arrivons à fuir. Nous sommes dans un hôtel blanc. Tout est blanc. Je suis dans une chambre munie du strict nécessaire. Un lit et une table de chevet. Tout est très géométrique, distinct. Il y a une grande baie vitrée à travers laquelle je peux voir l'horizon du désert, et un bout de l'hôtel vu de l'extérieur. La blancheur de l'hôtel confondrait presque le lieu avec un hôpital. Je ne me sens pas bien ici, mais je sais que ce n'est qu'un passage, c'est comme acté d'emblée en moi, que ce n'est que transitoire. C'est comme ça que je vis, de façon clandestine. Soudain, je vois à travers la grande baie vitrée un gigantesque avion gris, métallisé, s'approcher de l'hôtel. L'avion fonce sur l'hôtel et en démolit toute une partie, puis prend du recul pour reprendre son élan et continuer sa démolition. Je sens que l'avion se rapproche de ma chambre, les murs tremblent, il y a de la poussière partout, alors je m'enfuis, je pars à toute vitesse, mais mes jambes n'arrivent pas à courir, je lutte pour courir et c'est très douloureux, d'où vient cette résistance ? On dirait qu'une force retient mes jambes, les empêche d'avancer. J'essaie de faire les plus grandes enjambées possible, je longe un grand couloir, tout blanc. L'instinct de survie est mon seul guide, je n'ai plus de cerveau. J'arrive dans le désert. Je cours vers l'horizon.

Je suis dans une atmosphère qui laisse penser que je me trouve dans un sous-sol, dans une cave. Je suis autour d'une table avec des hommes qui ne parlent pas la même langue que moi. Ils rigolent, fument des cigarettes, et boivent du rhum peut-être. Ils ont l'air de travailleurs ouvriers, ils ont les mains pleines de traces noires et des chemises à carreaux. Je me sens bien. Je sais qu'ils sont gentils avec moi et qu'ils essaient de m'intégrer. Moi je suis comme dans un état d'observation totale, ils me subjuguent. Il y a une douce lumière jaunâtre, un peu comme quand on éclaire à la bougie. Et je les écoute, je les admire discuter entre eux. J'ai la sensation de ne pas pouvoir sortir de son avec ma voix, de ne pas pouvoir parler. Finalement je décide d'aller me coucher, dans mon silence, et j'entre par une jolie porte en bois avec un rideau à dentelles blanc, dans une chambre toujours dans un sous-sol bétonné. Il n'y a qu'un lit double, avec des draps

blancs dans lesquels je m'amarre. Il fait frais ici, on se sent bien. Alors, quelqu'un entre dans ma chambre; un homme s'allonge à côté de moi. Il est blond ou châtain clair, il a beaucoup de poils sur la nuque, et une barbe de deux jours peut-être? De petits yeux bleus et une peau bronzée, abîmée. Je ne sais pas qui c'est, mais je sens que nos corps ont déjà communiqué, et qu'une nouvelle occasion se présente. Une angoisse monstrueuse me saisit, une énergie rentre en moi, pénètre par le plexus, circule dans chaque cellule de mon corps, jusqu'au bout des extrémités paralysées. Je m'étais dit d'arrêter, je m'étais dit d'arrêter, je ne veux plus me perdre en faisant quelque chose dont je n'ai pas envie. Finalement je tourne le dos à l'homme, qui est à ma gauche, et je sens qu'il vient se coller à moi. Nous sommes en cuillère, et langoureusement, grâce à une torsion surnaturelle de mon cou, nous nous embrassons. J'ai la sensation que mon visage n'est plus qu'une bouche géante qui fait des tours avec la langue dans un sens puis dans l'autre. Ma nuque tordue se liquéfie. Alors il est temps de passer à l'action, je baisse son pantalon et me retrouve face à son sexe. Je vois 5 pénis en forme de tentacules de pieuvre. Je ne sais pas par où commencer, par laquelle commencer.

Nous sommes dehors, près d'un bar en bois, ce genre de bar au style balinaise, branché, exotique. Mais il y a de nouveau cette poussière autour de nous, nous sommes une nouvelle fois dans le désert? J'ai la sensation d'être comme sur une autoroute dans le désert, c'est la même affluence, le même mouvement humain. Je vois l'homme avec le sexe en pieuvre, partir avec une autre fille grande, fine, blonde. Je ne réagis pas. Je ne réagis plus? Je me dis que c'est tout comme d'habitude, sans surprise, et je ne ressens qu'un très léger pourcentage de déception. Je baisse les yeux, il y a une grille d'égouts sous mes pieds, avec de l'eau au fond et je vois mon passeport qui flotte, il est tout fripé. Ma mère boit un coup au bar en bois. Je vais me faire disputer. Il faut que je le récupère.

Je suis au palais des papes à Avignon, j'assiste à un spectacle d'Israel Galvan, je suis face à une gigantesque scène, le plateau est un parquet au bois très clair, poli, reluisant, je vois au loin quelques musiciens. Une batterie. Des cuivres, très assortis au bois du parquet. L'éclairage est doux, on dirait la lumière d'un coucher de soleil. Je suis face à une farandole de femmes qui avancent les unes derrière les autres en levant les bras et en faisant des ondulations avec leurs mains. Une farandole infinie de femmes qui dansent. Je reconnais Clémence et je la vois très concentrée sur les mouvements de ses bras, les ondulations de ses mains, les cercles de ses coudes. Finalement je prends part moi-même à la farandole. J'ondule mon corps, je lève les yeux vers le ciel. Tout d'un coup, nous devons toutes nous placer en ligne à l'avant scène. Puis nous nous retournons, et levons nos jupes. Nous montrons nos culottes trouées : un cercle très précis au niveau de la raie des fesses. Puis nous retournons à notre farandole infinie. Combien sommes-nous? Beaucoup, énormément de femmes, une infinité de femmes.

Je suis à un spectacle de danse théâtre où le public est en bi-frontal. Je suis assise sur une chaise au premier rang. On dirait un spectacle de Pina Bausch; je vois des femmes avec de longues robes et des hauts talons, accordées en des couleurs champêtres. Il y a beaucoup beaucoup de monde sur ce plateau. Un bal gigantesque. Les interprètes miment des conversations, dansent des conversations. Je suis très concentrée, j'essaie de comprendre ce qu'ils racontent, à travers le rythme et le mouvement de leurs corps. Il y a des petits groupes, là deux personnes près d'une table, des mouvements d'une ampleur éléphanterque, là trois personnes aux gestes plus minimalistes. Je suis absorbée. La sensation de mon regard concentré, tout capter, ne pas laisser passer le moindre détail. Une des interprètes s'approche de moi, elle porte une longue robe blanche très fluide, flottante, elle a les cheveux au carré. Elle enlève sa culotte en riant très fort, trop fort, et s'assoit sur mes genoux. Je suis complètement déboussolée et je me demande si le but est de me mettre mal à l'aise. C'est très gênant d'imaginer que la chair de son sexe est en contact avec mon pantalon.

Je suis dans les toilettes du théâtre certainement, il y a ces espèces de cabines bleues alignées à côté de moi; je me regarde dans le miroir qui se répand assez étrangement sur tout le mur. La lumière est blanche, aveuglante. De moi à moi, les yeux dans le yeux, comme des lames, qu'est-ce que je me veux ? Pourquoi je me regarde méchamment comme ça ? J'ai les cheveux au carré moi aussi. Je porte une polaire beige. J'ai l'air grande, je suis une adulte. Brutalement, la chose me revient. Comment est-ce que cette chose a pu me sortir de la tête ? Je suis enceinte. Je suis enceinte et il est trop tard pour me faire avorter. Mon ventre est très légèrement arrondi mais il va grossir, et quelque chose sortira de mon entre-jambe. Mais comment j'ai pu oublier ça ? On peut pas oublier qu'on est enceinte ! Ça se fait pas ! Je ne suis pas prête. Un désespoir profond, infini, circule nerveusement dans mon corps. Je me regarde dans le miroir, j'ai la sensation d'un effondrement total vers le sol. Ma vie est finie. J'imagine comment sera mon enfant, pauvre enfant. Je suis dans la rue avec un ami, Simon, qui n'a absolument aucune réaction à tout ce que je lui raconte. Je lui dis que je voudrais donner mon enfant à un réfugié. Je crois que c'est un don comme un autre et Simon trouve mon idée absurde; mais il a l'air préoccupé, l'air de ces gens qui vous écoutent sans vous écouter, il avance si vite dans les rues de Paris et j'ai l'impression de lui courir après, je persiste à le suivre, j'insiste, j'insiste sur cette idée de faire don de mon enfant à un réfugié ! Nous nous arrêtons. Nous nous asseyons au bord d'un trottoir. Et je sens. Je sens l'enfant bouger dans mon ventre. Mes tripes se retournent dans tous les sens, c'est la sensation que j'ai,

mais c'est agréable, doux, organique. L'émotion est si forte que je finis par m'évanouir sur le trottoir. C'est trop pour moi.

Je suis réveillée par une sorte d'électrocution, une énergie grandissante des pieds à la tête, explosant au niveau de la poitrine. Un quart de seconde. Je suis sidérée, je n'ai jamais ressenti une telle force énergétique. Violent, doux ? Fou. Je dormais, assise sur un canapé en velours vert avec plein de vieux tissus posés dessus, le haut du corps affalé sur une table en bois foncé. Je regarde l'heure, il est 12h07, j'ai dormi 13h ! Ah ! Je sais où je suis. Je suis à la vallée de la Roya, dans cette gigantesque cabane en bois ouverte à la montagne, où mes amis ont décidés de s'installer. Je me pose dehors avec les autres, à l'entrée de la cabane sur la pelouse grasse, verte, et je raconte en m'extasiant le rêve que j'ai fait, la sensation trop forte de l'enfant dans mon ventre, l'évanouissement. J'explique avec beaucoup de joie et d'entrain à quel point ça paraissait réel, j'ai les mains posées et répandues sur mon bas ventre pendant que je parle.

Nous prenons un cours de danse dans une salle dont je ne peux voir la superficie; des draps blancs pendent partout autour et entre nous. Je n'arrive pas à savoir combien nous sommes, je ne sais pas si tous ces gens vivent dans la vallée ou pas. J'observe Louna, qui vit avec nous. Elle est grande et mince, elle a les cheveux courts et très noirs, et de grand yeux bleus azur.

Elle essaie de suivre le cours mais son esprit préoccupé alourdit ses mouvements, son corps affaissé. Elle semble triste, désespérée. Elle est amoureuse de David, et il la rejette violemment. Alors je vois cette scène entre eux; je suis comme une caméra invisible à l'intérieur d'une voiture, Louna et David sont tous les deux assis devant et il la regarde d'une façon méprisante alors qu'elle est dans une telle souffrance, dédaignée par celui qu'elle aime. Les larmes de ses yeux débordent, alors qu'elle tente, tant bien que mal, de les retenir. Et je deviens Louna; j'investis son corps aux parois étrangères, j'incorpore ses sensations, je suis sa douleur et c'est désormais moi que David regarde plein d'une haine gratuite et monstrueuse, son regard fermement appuyé dans le mien : « Je ne comprends pas Louna, c'est pas pour toi ici, pourquoi tu n'as pas à la plage comme une bonne petite peste, ou alors va faire l'armée, tu comprendras ». Il insiste bien sur le mot peste. Les larmes perlent sur mes joues.

Nous longeons un grand hôtel rouge sang, une couleur écoeurante. Un rouge qui pétrifie. Louna n'est plus là. Où est-elle ? Elle a fini pas partir ? David me prend la main en marchant. Nous jouons avec les croisements de nos doigts. Les micro-particules de peau se cherchent, fusionnent. Qu'est-ce que je fais ? C'est pour ça qu'il a rejeté Louna de la sorte ? Pour moi ?

Nous arrivons à l'entrée de l'hôtel, nous sommes cernés par des montagnes qui s'élèvent tout autour de nous, ineffables. David, comme chef de troupe, entre dans le hall, un hall tout en marbre, marron, glacé. Il y a la réception, déserte, et derrière, toute une ligne de portes rouge-sang, encore, répétitif cette couleur, mathématique. Il n'y a personne. Une atmosphère pesante règne. David ressort finalement de l'hôtel avec une assiette dans laquelle se trouve des minis bouts de pastèque, et des boulettes de viande. Une assiette à partager entre tous. Et je me rends

compte brutalement, par une douleur sourde, implosive, à l'estomac, que je suis complètement affamée. Je regarde l'assiette, je ne tiendrai pas deux secondes de plus.

02/09/2020

-7-

Je suis dans une gare dans laquelle j'ai la sensation de végéter depuis des années. C'est comme si je vivais ici, comme si la vie à l'extérieur de cette gare n'était plus qu'un lointain souvenir. Il y a ce sol, lisse et glissant qui reluit, ces sièges en métal gris, ces distributeurs rouges; la gare semble déserte. Je me rends compte alors que je suis avec un groupe d'une petite dizaine de personnes de tous sexes, de tous âges. Je blablate avec un monsieur aux cheveux poivre et sel, la soixantaine. Nous attendons. Je crois que nous sommes tous là pour faire un stage de développement personnel, mais nous sommes tenus, pour le moment, de rester dans cette gare. J'ai la sensation que ça fait très longtemps, des années que nous sommes ici, à attendre. Une nouvelle arrive dans le groupe, d'où arrive-t-elle ? Elle s'appelle Clara, je la connais, nous avons fait du théâtre ensemble à Claude Mathieu. Elle est blonde aux cheveux mi-longs, et toute maigre. Clara me pose des questions, nous commençons à papoter, elle me demande comment je vais, je lui dis que ça va mais que j'ai comme un mauvais pressentiment, j'ai l'impression que quelque chose cloche. Mes tripes s'agitent et gazouillent en prononçant ces mots. Clara me raconte à son tour sa vie quand la conversation prend, assez soudainement, un tout autre tournant. Elle me demande si je me souviens de mon deuxième petit copain Thibaut, avec qui je sortais lors de ma première année à Claude Mathieu. Je lui réponds que je me souviens évidemment de lui, comment pourrais-je l'oublier. Elle m'avoue alors, tout à fait anodinement, que Thibaut me trompait avec elle quand lui et moi sortions ensemble. J'ai comme une sensation étrange alors ; c'est comme si Instagram était intégré dans mon propre cerveau. Je vais mentalement sur le profil de Thibaut, je fais défiler les photos, et je m'arrête sur une image où effectivement, Clara et lui sont en train de s'embrasser. Derrière eux il y a comme une horde d'ombres humaines, floues, indistinctes. La date de la publication de cette photo correspond à la période où Thibaut et moi étions ensemble. Mon cerveau quitte alors le réseau social et revient à la réalité, à Clara qui se trouve toujours devant moi, innocente. En vérité, je lutte contre mon impulsivité. Je tente de prendre un peu de distance, je m'éloigne un peu, je m'isole; Clara parle avec d'autres personnes et prend peu à peu ses marques dans le groupe. Je suis assise sur un siège métallique, une rage indescriptible que je ne peux plus retenir prend mon corps en otage, je suis saisie par une énergie monstrueuse, destructrice. Il n'y a aucune douleur, aucune tristesse non, simplement une forme de haine inédite. Mon visage se serre, ma mâchoire s'avance légèrement, crispée. Les points serrés, je me lève et me dirige d'un pas déterminé vers Clara, assise elle aussi sur un siège un peu plus

loin. Elle parle avec deux ou trois personnes. Je me mets droit devant elle et me mets à l'insulter; pute, espèce de salope, comment peux-tu faire ça, c'est dégueulasse, va bien te faire enculer. Mes yeux sortent de leurs orbites, tous les nerfs de mon corps se mettent à la pulsation de cette rage débordante. Je tente, en vain, de calmer cette rage et de taire le mouvement fou de mon corps, mais rien n'y fait. Je crois même que j'aime ce monstre de haine qui me domine, il m'excite. Je me dirige vers Clara de plus belle, je saisis son visage entre mes mains et je tords sa peau anormalement très élastique, je la tords dans tous les sens, j'attrape ses cheveux, je tire très fort, j'attrape son cou je serre très fort, je l'étrangle, je frappe son sternum de toutes mes forces. Clara ne bronche pas, elle se laisse faire telle une poupée, inerte. Personne ne réagit autour de nous. Pourtant c'est grave ce que je suis en train de faire ? La fatigue finit par rendre stérile ma violence. Je suis essoufflée. Clara est inchangée, comme si toute cette agression n'avait pas eu lieu. Elle est simplement muette. Aucune émotion ne semble la traverser. Alors je tourne la tête, et tout le groupe me regarde, et je crie : « Il est hors de question que cette fille vienne avec nous, elle repart d'où elle vient, elle n'a rien à faire là ».

Je suis chez Sarah, nous sommes assis à la table à manger du petit chalet. Nous sommes cernés par le bois. Sarah est sur son ordinateur, Yann écrit je ne sais quoi. Je décide de parler à Sarah, je lui explique qu'il n'y avait rien de volontaire à faire rire le public à la répétition hier. Je ne voulais pas intentionnellement faire des blagues. Mais elle ne me répond pas. Alors j'insiste « Sarah, je te le jure sur la vie de ma mère », oui je jure sur ma maman, mais toujours rien, pas de signe de sa part. Elle ne me croit pas. Mes sourcils s'élèvent et se tendent, mon regard appuie le sien, chargé de toute la force de ma volonté de la convaincre. Ma voix s'aggrave, je dis d'un ton de désespoir profond, comme si c'était mon ultime chance de me faire comprendre : « Sarah je t'en supplie, je pensais que c'était possible, que nous pouvions rire ». Mais toujours rien. Je perçois le regard gêné de Yann. Nous baignons dans le malaise.

07/09/2020

-8-

J'ai mon portable en face des yeux. Je suis sur la discussion du groupe whatsapp comprenant mes deux cousines, mon frère et moi-même. J'ai le coeur serré et l'angoisse me prend. Zoé écrit qu'elle est sur la route pour aller voir François avant qu'il ne meurt. Lola écrit qu'elle ira dans quelques jours. Alors pourquoi Mamie ne me répond pas à moi ? Les jours de François sont comptés, je dois aller le voir le plus rapidement possible, le voir une dernière fois, et Mamie répond à tout le monde sauf à moi. Clément appelle. Je réponds. Il est au chevet de François, il me dit « Tiens Camille, tu peux écouter François » et à travers le téléphone, j'écoute toute sa souffrance. J'entends sa difficulté à respirer, ses râles, ses gémissements de douleur. L'angoisse me saisit davantage encore, il faut que je trouve une solution pour le voir, être auprès de lui. J'appelle Mamie. Messagerie. Comme d'habitude.

Je suis sur le plateau de N'oubliez Pas les Paroles, tout est bleu autour de moi et Nagui est là, devant, à crier, hurler son animation. Ce bleu m'accable ! Et il y a beaucoup trop de mouvements autour de moi. Je vois Papa au piano, je suis rassurée. Je suis en train de danser dans le public, un claquement de doigts à droite, un claquement de doigt à gauche, un claquement de doigt à droite, un claquement de doigts à gauche... J'exécute les mouvements sans aucun entrain, automatiquement. Je me fous de mon corps. Je me fous de tous les corps présents, qui font mal semblant de festoyer. La musique prend fin, je fonce vers le piano, je fonce vers mon père. Je suis en bas de la scénette où il se trouve, je lève les yeux pour le regarder et je le supplie de m'autoriser à aller voir Mamie et François qui est malade. Tout le monde y va sauf moi et je ne comprends pas, est-ce que c'est un complot ? Pourquoi est-ce que j'ai l'impression que l'on m'empêche indirectement de voir François ? Mon père ne répond pas, il est gêné et fuit mon regard suppliant. Alors je m'effondre, je suis prise de sanglots qui entravent de plus en plus ma respiration. Je suis tellement encombrée que je suffoque, je n'arrive plus à respirer, j'ouvre grand la bouche, j'aspire l'air, je le gobe, mais quelque chose bloque le passage, mon corps devient un seul et même muscle agonisant. Je m'asphyxie. Je sens les larmes sécher sur mes joues. Je me réveille. Ce n'était qu'un cauchemar. Je suis dans une grande chambre blanche, dans un lit étrangement très étroit, et Sam dort dans un lit double, très large, avec des draps blancs également, à côté de moi. Je sens qu'il est réveillé depuis un moment. Je ne vois que le bas de ces jambes qui dépassent des draps, ses chevilles toutes fines, ses pieds squelettiques, ses longs orteils qui gigotent, s'étirent, cherchent l'espace. Alors je lui dis : « Tu es toujours ok pour

m'emmener en moto à Dijon voir Mamie et François ? ». Je sens que ça l'embête, mais il me dit oui. Je suis alors prête à partir, je descends des escaliers étroits en colimaçon. Il fait assez sombre dans ces escaliers. Je regarde les marches que je descends une à une, un pied après l'autre, et je suis tout à coup traversée par un très mauvais pressentiment. Il ne faut pas que je prenne la moto avec Sam. Je vais mourir, j'en suis sûre. Accident de moto. C'est évident que c'est ce qui va m'arriver si je monte sur cette moto. Tous mes grands-parents meurent les uns à la suite des autres et le comble du comble ce serait ma mort qui s'ajouterait à l'hécatombe. Sauf qu'elle ne serait pas, elle, dans le cours des choses. Oh non j'ai trop peur; je ne peux pas monter sur cette moto.

J'arrive dans la rue. Une rue si large. Il fait chaud, il fait lourd et le soleil se couche. On dirait Los Angeles dans les films. Yann et Chady passent en voiture à côté de moi, et Yann au volant rit très fort en me voyant. Un rire démesuré, diabolique, la bouche déployée. Il se moque de moi ou quoi ? Mais pourquoi ? Mon portable sonne. Mamie ! Enfin ! Je réponds, elle pleure au téléphone, et je pleure aussi. Je la supplie, depuis le temps que j'attends de ses nouvelles, de m'autoriser à voir François avant qu'il ne nous quitte. D'un seul coup, même si nous sommes toujours au téléphone, je suis dans la même pièce qu'elle, nous sommes dans sa cuisine, elle est en train de ranger quelque chose dans un placard. Nous sommes ensemble, mais c'est toujours la conversation téléphonique. Mon corps est en état d'urgence absolue, je lui pose une dernière fois la question: « Mamie, est ce que je peux, moi aussi, aller voir François ». Elle baisse la tête et ne répond pas. Je ferme les yeux et j'implore le ciel, faites qu'elle dise oui. Je pense OUI du plus fort que je peux, je serre mes yeux clos et mon front comme si cela pourrait le faire venir ce OUI, l'arracher à la bouche de ma grand-mère.

15/09/2020

-9-

Je suis dans la chambre d'hôpital de papi Jean-Pierre. Il est allongé sur le lit, mort. Mon père est à mes côtés. Nous nous maintenons debout, côte à côte, nous sommes dos à une fenêtre. On dirait une chambre d'enfant, les murs sont crèmes, les draps bleus clairs. Il y a des machines autour du lit de mon grand-père, mais elles sont en arrêt. Avec Papa on observe le corps. Sans rien dire, sans exprimer une émotion particulière. Comme si nous constatons simplement la mort. Je ne suis ni triste ni joyeuse, j'observe silencieusement. Un médecin entre et nous explique comment s'est déroulé la nuit de mon grand-père avant qu'il ne décède à 8h le matin. Et pendant qu'il raconte, je vois mentalement tout le film de cette nuit là. Comme si j'avais une caméra intégrée dans mon cerveau qui avait tout capturé. Je repasse le film en accéléré, j'ai une vue globale de mon grand-père, vivant, qui dort dans son lit d'hôpital, la respiration est accélérée aussi du coup, au rythme de la revisualisation. Tout paraît normal. Un moment il se réveille, appelle une infirmière qui entre, il lui demande quelque chose, elle repart, puis il se rendort. Il tourne la tête de l'autre côté pendant son sommeil. Il ouvre les yeux, il a l'air perdu, comme s'il avait fait un cauchemar; il regarde autour de lui, il se rendort. Arrive le moment fatidique, je passe alors en gros plan sur son visage. Le fameux passage du tout au rien, du vivant au néant, de la vie à la mort. Un dernier souffle, une dernière expiration, le corps se vide, le corps s'arrête. Les traits de son visage se défont, les tensions entre les sourcils, les micro-muscles autour des lèvres se relâchent. Paisible. Les yeux étaient déjà fermés. Je reviens à la salle d'hôpital, mon père à mes côtés, et là, tout va très vite. Il y a trois hommes dans la chambre. Des hommes que nous ne connaissons pas. T-shirts et jeans, ils ont des carrures de rugbymans. Ils se disputent, j'ignore pourquoi, mais leur accent me laisse penser qu'ils sont marseillais. Pourquoi règlent-ils leurs comptes ici, maintenant, dans la chambre de mon grand-père ? La dispute s'amplifie et je vois simplement un énorme coup de poing traverser l'espace et s'écraser sur la tête d'un des types qui porte un t-shirt rouge et qui a la tête rasée. Avec papa, on ne bouge pas, nous sommes littéralement sidérés par ce qu'il se passe; eux n'ont même pas l'air d'avoir noté notre présence. La situation me dépasse complètement; je sens mes yeux tout ronds, écarquillés d'étonnement, mes mains qui recouvrent ma bouche en Ô de surprise, mais c'est complètement absurde ce qu'il se passe ! Alors le type au t-shirt rouge, le premier frappé, dégaine un casque de moto noir, un beau casque, bien rond, bien lisse, reluisant. Avec son casque il tente de frapper celui qui lui a mis le coup de poing en premier, mais ce dernier esquive le coup et le casque atterrit sur la tête de mon grand-père. Un « OH » m'échappe, mon père ne bronche

pas. J'avoue que je suis assez fascinée. Le type au t-shirt rouge a l'air confus, il nous regarde mon père et moi, comme s'il prenait soudain conscience de notre présence. Il récupère son casque qui est donc sur la tête de mon Papi, et une fois le casque entre ses mains, je me rends compte que le visage de mon grand-père est resté collé au casque comme une sorte d'auto-collant géant en 3-D, sans que le visage n'est perdu l'expression de la mort ! Insensé. Je n'ose même pas regarder le corps, je pointe du doigt le casque entre les mains du type et dans une stupéfaction extrême je dis à mon père « mais papa, REGARDE ! »

20/09/2020

-10-

Nous vivons dans une serre géante avec toute ma famille. Les vitres de notre serre sont d'une transparence hors-norme et il y a de gigantesques plantes vertes dans la serre, un jardin tropical. Tonton Robert arrose les plantes. Depuis quelques temps nous vivons une période lourde de tristesse et de deuil. Tous les jours, sur un téléphone nokia avec une antenne et de grosses touches en caoutchouc, nous recevons un appel qui nous annonce la mort d'un membre de la famille. Une énergie étrange est là, en permanence, pesante, accablante. Et en même temps, nos corps se vident de plus en plus, à force de désespoir. J'ai l'impression que cette énergie nous constitue depuis trop longtemps. Nous ne vivons même plus, nous attendons juste, chaque jour, que la nouvelle tombe. La serre est de plus en plus emplie d'une lumière claire, blanche. Comme si le paradis qu'on imagine dans les nuages venait à nous. Le téléphone sonne, on m'annonce que mon père est mort. C'est un tournant puisque la mort ne concernait pas encore cette génération, mes parents proches. Mon papa à moi. Le téléphone sonne et on m'annonce que ma mère est morte. Maman. Je dois trouver Clément. Vite vite Clément. Je le trouve dans un coin, il porte les mêmes lunettes rectangulaires de quand il était adolescent. Je lui annonce la nouvelle pour maman et papa. Je me mets à pleurer; des torrents coulent de mes yeux, j'ai la sensation de vagues qui jaillissent et m'entraînent vers le sol, elles me tirent si fort que je ne peux que m'effondrer; je me vide de mes dernières ressources et quelque chose de moi abandonne. J'imagine mon papa allongé et mort. Ça y est, c'est arrivé. Alors voilà, maintenant je vais me vouer entièrement à l'attente de ma propre mort, plus une particule d'espoir. Je regarde autour de moi. Il y a des cercueils partout dans la serre. Ils sont d'un joli bois marron clair, bien poli, bien lisse. Je suis dans une toute nouvelle vie dans laquelle je porte toujours le poids des deuils mais d'une façon plus lointaine; une vie que j'exécute simplement puisque j'ai la sensation que rien de ce que je fais n'a véritablement de sens. Je vis avec ma grand-mère, qui a échappé à cette grosse vague de morts. Tous les matins je prends la voiture pour aller étudier. Ce sont à chaque fois des personnes différentes qui m'emmènent à l'école. Elle se trouve dans un petit village. Ils me déposent au pied d'une église au style médiéval, alors je traverse la petite place pavée, je prends des escalators et je suis à l'école, peut-être même que c'est l'université; je ne sais pas vraiment à vrai dire. Ce matin c'est une famille qui m'a emmenée. La maman était espagnole je crois. Elle avait un accent très sensuel. C'est elle qui conduisait et moi j'étais derrière avec ses enfants. Parfois elle se retournait pour me dire quelque chose mais je ne comprenais rien. De toute façon je

n'aurais rien pu répondre puisque j'ai perdu la parole. Je suis muette. Les enfants étaient pleins de l'énergie heureuse de l'insouciance. Je suis sur la place pavée à côté de l'Eglise. Quelqu'un vient de faire un malaise. Un groupe se constitue autour de la personne étendue au sol. Je ne veux surtout pas regarder, j'ai peur, ça me serre le corps, l'estomac, ça me fait mal, alors je fonce vers les escalators, pour me rendre à l'université. Je n'ai pas d'amis. Il y a une bande de filles qui essaient parfois de m'intégrer à leur groupe, mais je ne parle jamais alors elles me prennent pour une demeurée. La seule chose que j'arrive à leur dire c'est que j'ai perdu toute ma famille. Rien d'autre ne peut sortir de ma bouche. Aucune autre parole. Elles me regardent souvent d'un air moqueur, je les diverte, je les amuse. Elles sont vraiment pestes. Mais si elles savaient comme je me fiche éperdument de leurs existences, comme de la mienne. Aujourd'hui elles décident de m'emmener dans une grande friperie qui se trouve dans le sous-sol de l'université. Nous baignons dans d'innombrables tissus, vêtements, il y a une forte odeur de cuir. La friperie est immense. Je trouve un sweat vert dans un bac. Je le tiens entre mes mains, je le regarde et je me dis que dans ma vie d'avant j'aurais pu porter ça mais je le repose puisque maintenant plus rien ne m'importe. Tous les midis je mange avec un garçon assez charmant, cheveux bruns mi-longs, à l'air innocent. Nous mangeons sur la terrasse en bois d'un restaurant, avec une vue imprenable sur un lac miroitant. Il parle il parle il parle. Il essaie de me séduire. Mais je ne peux rien lui donner. Je ne sais même pas pourquoi je déjeune avec lui tous les midis. C'est comme si je n'avais plus vraiment de souvenirs entre la période de la serre et maintenant, et qu'en même temps, je ne cherchais pas à me souvenir de quoi que ce soit. Je ne sais rien de tous ces gens qui à priori font partie de mon environnement et c'est très bien comme ça. J'arrive simplement à voir, dans le regard de ce garçon, qu'il me trouve jolie. Faut dire que je ne suis plus vraiment moi-même, je n'ai plus le même corps. J'ai une grosse poitrine, une peau très douce et lisse. Une gentille poupée muette, creuse, et imperméable. Le garçon et moi basculons soudain dans une sorte de grand hangar vide et bétonné, nous sommes allongés sur un matelas déchiré, on voit les ressorts rouillés dépasser à certains endroits. Il fait bien sombre ici. Nous nous caressons, et mon corps commence à recouvrer le monde des sensations. La peau, la respiration, la chair, mon cœur bat, je vis. Je suis allongée sur lui et je sens son sexe dur sous le pantalon. L'excitation s'empare de plus en plus intensément de mon corps, une source de chaleur se déploie dans ma poitrine, j'ai même la sensation de gonfler. C'est trop. Je ne peux pas me remettre à vivre. Je ne peux pas redevenir sensible. Tout éteindre. Vite. Me retirer.

Je rentre à l'appartement, je descends les longs escaliers qui mènent à la porte d'entrée où ma grand-mère m'attend. Elle non plus, elle ne ressemble plus à ce qu'elle était. Elle a l'air sévère, dure, constamment dans le soupçon. Elle qui était si douce, si tendre, si compréhensive. Elle me demande si j'ai bien mon violon et effectivement, j'ai bien un violon dans la main droite. Je le pose sur le canapé vert, fleuri, et je le sors de son étui. Je fais du violon moi ?

28/09/2020

-11-

Céline, ma cousine, est allongée dans un cercueil; toute la famille est autour d'elle. Le cercueil est situé dans la rue à l'entrée d'un garage dont je peux apercevoir une obscurité dense et profonde à l'intérieur. Je suis de l'autre côté de la rue, sur le trottoir d'en face et je regarde cette scène terrible. Ce que je sens, c'est l'incapacité de mon propre corps à assimiler cet affreux là. C'est une cérémonie pour dire au revoir à quelqu'un qui s'apprête à mourir, mais d'une manière comme « officielle ». Je m'approche un peu plus de ma cousine, je vois juste sa tête qui sort du cercueil. Elle a un cancer de la peau. Je peux voir comme des sortes de pustules géants sur sa joue gauche, d'un rose pétant, purulents, dégoulinants qui se propagent sur tout le visage. Elle pleure. Elle pleure et tout le monde pleure autour d'elle. Et moi, les yeux fixés sur elle, pleine d'empathie à son égard, je me dis que c'est inhumain ce qu'elle traverse; ces adieux inéluctables, la peur inouïe du néant. On doit refouler tout ça, pas en faire une cérémonie officielle ! Toujours fixée sur elle, je décortique tous les micro-mouvements de son visage défiguré, chaque larme, la pliure de ses paupières qui se serrent de douleur et je me questionne « Est-ce qu'elle pleure parce qu'elle est triste de les quitter, tous, là ? Ou est-ce qu'elle pleure parce qu'elle est rongée par la peur ? ».

Je suis sur scène et je suis entrain de rejouer « Les papillons la nuit » dans la version cette fois-ci d'Anouk. Il y a une lumière bleue accablante, il y a le puzzle géant aussi par terre, et au fond de la scène une grande et large cuisine qui fait aussi office de paravent. Je suis dans cette cuisine à côté du four, j'entends mes partenaires jouer et je sens que ce qu'il se passe sur le plateau est un flop terrible. C'est vide, si vide, rien ne se passe. L'incompréhension du public rend à l'air une épaisseur insoutenable. Qu'est-ce que je fous là ? Je rentre sur le plateau pour dire une réplique, j'essaie de mettre un effet, de faire rire, de donner un nouvel élan mais le silence qui s'ensuit est d'une humiliation inégalable. Je lutte pour préserver le rythme naturel de mon corps, comme si je n'avais même pas remarqué le bide que je venais de me prendre, mais je sens la honte qui me prend aux tripes, je suis prête à l'immobilité totale avec comme ultime espoir de me fondre dans le décor, invisible, inexistante. J'avance douloureusement vers la cuisine du fond, c'est le

moment où je dois me mettre nue. Je me déshabille et m'assoie sur un banc côté cour. Le malaise est insoutenable, et comble du comble, me voilà nue. Une lutte acharnée s'ensuit avec mes mains, je fais tout un travail mental pour les retenir, elles qui veulent si intuitivement se poser sur mes parties intimes pour préserver ce qu'il me reste encore de dignité. Mais voilà qu'elles trahiraient plus qu'autre chose mon malaise. C'est une guerre impitoyable qui se joue à l'intérieur de moi. Je suis ridicule. Mon corps est ridicule. Je suis lisse, plate, planche, il n'y a rien à voir. Le spectacle prend fin. Les applaudissements du public sonnent faux, politesse obligée. Je pense que je ne me remettrai jamais d'un tel échec. Mon corps est la définition même de l'effondrement. Je hais ma chair. La réalité me rattrape violemment : demain c'est le jour de la mort de Céline. Une douleur sourde s'élève de ma poitrine à la gorge, de la gorge au crâne, du crâne aux joues, des joues aux yeux, ces derniers baignants désormais dans l'eau salée de la tristesse. Je dois traverser le plateau pour fuir cet endroit. Alice est toujours dans les gradins. « Bravo mon chat c'était bien ». Elle ne sait pas mentir et c'est un coup au corps supplémentaire. Alice continue « D'ailleurs le mec derrière a dit que t'étais bien foutue ». Je réponds : « Non Alice, j'ai pas de seins ».

02/10/2020

-12-

Je suis dans un univers étrangement flou, constitué principalement d'images et de sensations indistinctes. J'ai cet appel en visio avec mon oncle et Amélie. Amélie est étonnamment belle et mon oncle étonnamment heureux. Il est dans une extase absolue car il a mis un filtre qui paillette l'écran, si bien que son visage et celui d'Amélie reluisent, font pleins d'étincelles. Je n'ai jamais vu mon oncle dans une telle extase, lui qui est si incapable de vivre avec un peu de légèreté normalement, qui n'a qu'un seul filtre : celui de la négativité. Je bascule dans leur côté de l'écran, et me voilà physiquement dans la même pièce qu'eux. Je suis donc en Corse, chez mon oncle, et je visite l'immense terrain avec toutes les chambres d'hôtes qu'il y a construit. C'est grandiose, fantasmagorique. Nous nous baladons entre des sortes de ruches géantes qui surplombent le terrain, et qui sont en fait les chambres d'hôtes. Chaque ruche a sa propre terrasse en bois; je lève les yeux et j'aperçois les clients qui prennent l'apéro, bavardent, sirotent, passent du bon temps. Le temps est doux, un soleil timide dépose une fine chaleur agréable sur les peaux. Mon oncle crie vers le haut à des clients sur une des ruches « vous voulez manger avec nous ce soir ? Il y en a pour tout le monde ! » Vraiment je ne l'ai jamais vu avec tant d'entrain et de sympathie. Là, nous bifurquons vers le côté droit du terrain et nous arrivons au bord d'une falaise; mon oncle me montre alors l'autre partie des chambres d'hôtes qui se trouvent en bas de la falaise. Cette fois si, c'est très angulaire, ce sont comme des cubes géants entièrement construits de verre. On dirait presque même du cristal. Je peux voir à l'intérieur une grande table en cube, des papiers un peu partout et des personnes autour qui ont l'air de trier ces papiers. Tout n'est que cubes. Une rivière passe juste à côté, et je me dis qu'on dirait ce genre de villas que l'on voit dans les magazines ou dans les émissions sur ces lieux luxueux aux architectures ultra modernes, ultra design, ces lieux auxquels on rêve comme un plaisir coupable. Avec mon oncle nous faisons demi-tour, nous repassons sous les ruches et nous rentrons chez lui, dans sa petite cabane en bois, modeste, à l'autre bout du terrain. Amélie est là et nous attend, elle a préparé à manger, je me retrouve près d'un minuscule frigo blanc, un peu vieux, moisi. Je l'ouvre et je vois une boîte de radis. « Encore des radis », je me dis. Je tourne la tête et je vois mon oncle et Amélie étrangement proches; je trouve ça extrêmement malsain, incestueux. Ils sont quand même demi-frère, demi-soeur. Puis je conclus qu'après tout, ils sont peut-être réellement tombés amoureux. C'est possible ! Tout est possible !

Il y a cette fille blonde aux yeux bleus dont je suis une sorte d'assistante de vie. C'est une comédienne, étudiante au Conservatoire de Paris. Nous sommes assises dans les sièges rouges d'un grand théâtre dans lequel elle s'apprête à jouer son solo. Elle est en concurrence avec d'autres personnes. Elle se lève, se dévêt d'un grand manteau pour laisser apparaître une grande robe verte clair en soie, aux bretelles fines et au décolleté plongeant. Cette fille a une grosse poitrine qui tombe et un visage aux traits disgracieux mais elle n'en n'est pas moins belle; elle est vraiment sexy. Elle se lève, vient se placer au milieu du plateau où se trouve un micro, et commence par présenter son solo. Elle prend la parole, seulement... elle a un problème d'articulation; on ne comprend rien à ce qu'elle dit. C'est un charabia de consonnes et de voyelles dont l'assemblage ne rappelle aucun langue possible, un brouhaha largement assumé par l'actrice ceci-dit. Un malaise s'installe dans la salle. Je me sens très mal pour elle, et en même temps je trouve cette situation riche de dérision, de vivant, d'absurde. Elle doit le faire exprès c'est pas possible ! En même temps elle a l'air complètement ailleurs, déconnectée de tout; cette fille fait partie d'un autre monde qui porte toute son évidence en elle. Le flot de parole ne s'arrête pas, elle semble ne pas sentir l'incapacité du public à comprendre un mot de ce qu'elle dit. Finalement, elle s'arrête de parler et nous offre un large sourire, très large, c'est à dire qu'on a l'impression que les coins de sa bouche débordent de ses joues, se disloquent, et dans ses yeux, une émotion fausse, caricaturale de gratitude; elle parcourt le public, de gauche à droite, de droite à gauche.

Je suis dans une sorte d'atelier avec une douce lumière tamisée, entourée de toutes mes oeuvres. Je ne suis pas moi. Je suis l'héroïne d'un film dramatique. Je suis peintre. Je porte un pull en mailles vert qui pèse sur mon tronc, mes cheveux sont regroupés en un chignon mal fait avec des mèches qui tombent un peu partout; je n'ai pas l'air de prendre beaucoup soin de moi. Je suis plus ronde, plus en chair, plus dense et le rythme de mon corps est plus lent. Je suis entrain de me disputer avec un homme brun et barbu qui est mon compagnon. La scène se déroule à la vitesse de l'éclair, les mouvements sont indistincts, je sais simplement que cet homme attend de moi quelque chose que je ne peux pas lui donner et la dispute s'envenime jusqu'à en venir aux mains. Je cherche à me défaire de ses bras qui m'étreignent et m'empêchent de me dégager. Pourtant je sens que j'ai beaucoup de force ! Je veux aller vers mes oeuvres pour les protéger. Je ne pleure pas, je ne suis pas triste, je me fiche de lui, je veux juste protéger mes oeuvres. Tous mes muscles se contractent, les points serrés, mon corps est une seule et même lutte, je finis enfin par me libérer. Je me précipite sur le mur et décroche avec soins mes peintures et mes dessins. La plupart sont en papieranson, un papier assez épais, et ne s'abîment pas au décrochage, elle sont très graphiques et angulaires, on dirait des dessins d'enfants. Je vais sur le bureau, un petit secrétaire en chêne au bois foncé. Dans mon élan je bouscule la lampe de chevet posée sur le secrétaire, à l'origine de l'atmosphère tamisée. Là, je récolte tous les croquis accumulés, des feuilles de carnets arrachées. Le compagnon brun se tient derrière moi et me regarde faire. Il est désespéré de moi. Je lui fais beaucoup de mal. Pour finir, je me dirige vers l'oeuvre la plus fragile. Elle est collée à la

tranche droite et lisse du secrétaire, elle est en film plastique et adhère parfaitement au bois poli. J'ai peint dessus et la matière si fine du film génère des couleurs magnifiques dans la transparence. Je saisis deux bouts et décolle délicatement l'oeuvre; mon compagnon brun et barbu me vient en aide.

Bibliographie

L'homme qui prenait sa femme pour un chapeau - Oliver Sacks

Croire aux fauves - Nastassja Martin

La loi du rêveur - Daniel Pennac

Notes 1962 - Gerhard Richter

Entretien avec Bacon - Sylvester

Conversations ordinaires - Winnicott

De la vérité dans les sciences - Aurélien Barrau

Rêves et trans - Patrick Lemoine

L'héritage de la liberté - Albert Jacquard

Au bonheur des morts - Vinciane Despret

Femmes qui courent avec les loups - Clarissa Pinkola Estés

Malicorne - Hubert Reeves

Un jour viendra couleur d'orange - Grégoire Delacourt

Le Parfum - Patrick Siskünd

Cent ans de solitude - Gabriel Garcia Marquez

Écrits sur le théâtre - Roland Barthes

Six personnages en quête d'auteur - Luigi Pirandello

Anatoli Vassiliev Au coeur de la pédagogie théâtrale - Stéphanie Lupo

Le monde perdu - Clément Rosset

L'air et les songes - Gaston Bachelard

Films

Théorème - Pier Paolo Pasolini

Persona - Ingmar Bergman

Une femme sous influence - John Cassavetes

Opening night - John Cassavetes

Mullholand drive - David Lynch

Lost Highway - David Lynch

La belle verte - Colline Serreau

Ma loute - Bruno Dumont

La Pianniste - Michael Haneke

Twin Peaks - David Lynch

The Lobster - Yórgos Lánthimos

Toni Erdmann - Maren Ade

Réalité - Mr. Oizo

Le Miroir - Andreï Tarkovski

et le site oda.jaune